

Science et Francophonie



Le 23 mars passé, étiez-vous au rendez-vous «Pasteur Parlait Français»?

PUBLICATION DE LA LISULF, LIGUE INTERNATIONALE DES SCIENTIFIQUES POUR L'USAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE

La guerre et la langue française.

«La présente situation de la langue française est en grande partie la conséquence des guerres

«La présente situation de la langue française est en grande partie la conséquence des guerres impliquant les Anglais et les Français au cours des trois derniers siècles».

Table des matières Science et Francophonie

Nº 47, septembre 1994

La loi relative à l'emploi de la langue française, Alain Landry, membre du Haut conseil de la francophonie. . .	2
Petite bibliographie jurassienne (Suite et fin du N° 46)	3
Quelques mots sur le «Carnet de Notes Montagnais-Naskapi», Louise Davignon.	4
Le Collège militaire royal de Saint-Jean ferme ses portes, J. R. M. Sauvé, capitaine, (retraité).	5
Autour du livre de Pierre-Louis Maubeuge.	
1. Pétrole lorrain, Pierre Demers.	6
2. Pétrole et Étages géologiques, Pierre Demers	22
3. Pétrole en Nouvelle-France et au Québec, Louis de Kinder et Pierre Demers. . . .	26
Autour des «Souvenirs de travail» de Louis de Kinder, Pierre Demers	36
Souvenirs de travail, Louis de Kinder	37
Affichages libres :	
Carnet de Notes Montagnais-Naskapi 1947-1992,	
Jean-Paul Vinay.	4
L'Aventure du Pétrole lorrain. Ces étonnants fous de l'or noir avec une étrange obsession,	
Pierre-Louis Maubeuge.	21

Jacqueline Blanchard a participé au traitement de texte.

Science et Francophonie. Périodique qui paraît 4 fois l'an, distribué gratuitement aux membres de la LISULF, 1200, rue Latour, Saint-Laurent (Québec) H4L 4S4. Téléphone: (514) 747 2308, FAX : (514) 334 8952. Publié par les Presses Universitaires de Montréal sous l'autorité du Conseil d'administration de la LISULF. Les articles signés n'engagent que leurs auteurs. Réd. en chef : P. Demers. Grammairienne : G. Cloutier. Adhésion : envoyez 25 \$ ou communiquez. Frais de publication : 50 \$ par page, gratis pour les membres. Dépôt légal : 3^e trimestre 1994 BN Québec, BN Canada, dépôt BN France, Belgique, Genève, Vaud. INSN 0825 9879. N-B. Ce numéro 47, daté de septembre 1994, paraît en octobre 1994.

La Loi relative à l'emploi de la langue française

Alain Landry,
**Membre du Haut conseil de
la francophonie**

La nouvelle loi relative à l'emploi de la langue française, promulguée le 4 août 1994, renforce les dispositions de la loi du 31 décembre 1975 (dite «Loi Bas-Lauriol»).

En France, un lien étroit s'est installé dès le XVI^e siècle, avec l'ordonnance de Villers Cotterêt, entre l'État et la langue française. La fondation de l'Académie française, au XVII^e siècle, rappelait la volonté de l'État de donner à la langue française et à son usage un gardien.

Depuis la deuxième guerre mondiale, la langue anglaise s'est glissée dans le vocabulaire des Français sans que ces derniers en sentent tous les effets. C'est en grande partie pour enrayer les effets de cette influence de l'anglais que l'État a, en 1966, à l'initiative de Georges Pompidou, créé le Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française. Puis, en 1972, furent créées les commissions ministérielles de terminologie, à l'instar de celles créées au Québec par l'Office de la langue française.

Les diverses étapes menant à la promulgation de la loi du 4 août 1994 avaient commencé en mars 1993 par l'adoption d'un premier projet de loi présenté au Conseil des ministres par Mme Catherine Tasca, ministre déléguée à la Francophonie. Le Conseil des ministres ayant été «remanié» immédiatement après le dépôt de ce projet de loi, il ne fut pas soumis au Parlement.

Un nouveau projet de loi est présenté par M. Jacques Toubon, ministre de Culture et de la Francophonie, en février 1994. En juillet, suite au recours déposé par le groupe socialiste de l'Assemblée nationale, le Conseil constitutionnel annule plusieurs articles et dispositions de cette loi, jugeant qu'ils sont contraires à l'article 11 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen portant sur la «libre communication des pensées et opinions».

La loi est donc promulguée le 4 août 1994, après prise en compte des observations du Conseil constitutionnel.

Cette loi est destinée à garantir aux Français le droit d'utiliser leur langue et de la faire utiliser dans un certain nombre de circonstances de leur vie courante et professionnelle. Elle touche l'information du consommateur, l'enseignement, le travail, l'audiovisuel, les colloques, etc.

Nous sommes portés, francophones d'Amérique, et Québécois plus particulièrement, à croire qu'une telle loi est redondante, en France, dès lors que «la langue de la République est le français».

Nous avons tous constaté cependant, pour peu que nous regardions des émissions de télévision des chaînes françaises,

que nous lisions la presse française ou que nous visitions Paris, que la langue anglaise est de plus en plus présente dans les activités quotidiennes des Français, sans toutefois généraliser le phénomène. Nous avons tous entendu les «best of» qui succèdent aux «hit parade» parce que cela fait plus «cool» dans le «top 50» que le palmarès. Je me souviens d'avoir lu une publicité dans le métro de Paris, vantant la qualité du service d'une société aérienne, que le «ticket était discount et pas le service». Plusieurs de ces termes ont une vie éphémère : l'épinglette a supplanté l'affreux «pin's», le «sponsor» se fait plus rare, le «nommé» n'est pratiquement plus utilisé. En revanche, depuis le traité de Maastricht, les «régulations» font leur apparition dans le vocabulaire français et il se trouve des fonctionnaires qui essaient de vous expliquer la différence entre «réglementer» et «réguler».

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Maurice Druon, qui vient de publier *Lettre aux Français sur leur langue et leur âme* (Julliard), cite Montesquieu («Si je savais quelque chose utile à ma patrie, utile à l'Europe, utile au genre humain, et qu'on le laissât perdre, je regarderais cela comme un crime.») constate qu'un crime contre la langue française est en train de se perpétuer et que les forfaits appartiennent à deux catégories de coupables : ceux qui informent et ceux qui forment.

Cela étant dit, le contexte entourant le débat linguistique autour de la «Loi Toubon» est difficilement comparable au nôtre. Vivant en situation minoritaire dans l'océan anglo-américain, nous avons toujours combattu l'envahissement de la langue anglaise afin de préserver notre langue maternelle française; l'emploi de termes anglais ne menace pas la langue française en France au même titre que la nôtre. Nous ne sommes toutefois pas sans reproches en dépit de tous les efforts déployés par nos gouvernements et les organismes officiels qui en dépendent : nos médias et nos agences publicitaires souffrent souvent du mimétisme de nos cousins français. Nous sommes surtout étonnés par l'image de la langue française que projettent les médias français en la truffant de termes anglais, et qui souvent sont incorrects en anglais : par exemple l'apostrophe dans «pin's» et dans certaines raisons sociales (Fouquet's, Maxim's).

Paradoxalement, les Français sont majoritairement attachés à leur langue. Un sondage d'opinion réalisé par SOFRES à la demande du ministère de la Culture et de la Francophonie a établi que 60% des Français se déclaraient très attachés à la langue française et 37 % plutôt attachés; 70 % d'entre eux considèrent comme un signe de fierté le fait que le français soit utilisé dans plus de cinquante pays dans le monde. En outre, de nombreuses associations actives dans le domaine de la langue française ou de la francophonie ont apporté leur soutien à la loi.

Le débat se poursuivra certainement au fur et à mesure que seront signalées les infractions à certaines dispositions de la loi et que seront fixées, par un décret en préparation, les peines contraventionnelles.

Je me permets, en terminant, de citer le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui déclarait dans une intervention relative à la loi : «On ne gouverne pas la langue par un décret, mais on peut réglementer son emploi».

Ms reçu le 16 septembre 1994.

Alain Landry est sous-ministre adjoint conseiller au
Ministère du Patrimoine canadien (Department of
Canadian Heritage) Ottawa

Petite bibliographie jurassienne

Suite et fin des N°s 45 et 46. Le N° 45 était consacré à Roland Béguelin, Jurassien.

»»»»

39. Claude Juillerat, Jean-François Nussbaumer et Claude Rebetz 1986. ,

Histoire du Jura,
Fragnière, Fribourg (Suisse)

Une de ses étapes fut l'évêché de Bâle au IV^e siècle, dirigée par un Prince-Évêque. Le Jura devint le département français de Mont-Terrible en 1793. Il devint partie du département du Haut-Rhin en 1800, et ceci dura jusqu'en 1815, alors que l'ancien évêché fut remis au canton de Berne par le traité de Vienne à la suite de la défaite de Napoléon 1^{er}. Le premier mouvement séparatiste fit paraître en 1919 une brochure «Pour le canton du Jura». Le nouvel État entra en souveraineté le 1^{er} janvier 1979.

40. Roland Béguelin et Alain Steullet 1987,

Quarante ans plus tard,

Collection liberté, Rassemblement jurassien, 70 pp.

... durant quatre décennies, ni l'effort déployé par les patriotes, ni la pression exercée sur le pouvoir bernois ne se sont relâchés une seule année, un seul mois, un seul jour.

41. Ferdinand Gonseth et al. 1990

Textes,

Intervalles, Revue culturelle du Jura bernois et de Bienne, No 27, juin, 174 pp.

Voyez (50)

Nous remercions Nicolas Peguiron qui nous a fait parvenir un exemplaire de ce numéro spécial consacré à la personnalité et à l'oeuvre de Ferdinand Gonseth, francophone et né, comme Roland Béguelin, en Jura bernois, mais qui eut des préoccupations fort différentes. Il n'a pas «combattu» politiquement pour la langue française mais il l'a pratiquée et illustrée considérablement, puisqu'il a publié dans cette langue la quasi-totalité de ses travaux, tout en professant dans l'Université de Berne à partir de 1919. En parcourant le présent document, on n'a

trouvé aucune allusion aux rivalités entre langues et entre francophones, germanophones, anglophones, que ce soit en science ou dans la vie courante.

42. Roger Schaffter 1990, 1991,

Plaidoyer pour un pays déchiré,

Banque jurassienne d'épargne et de crédit,
Chancellerie de la République et Canton du Jura

43. Francis Collot 1991, 1993,

L'Entropie généralisée (G-entropie), Une mesure des niveaux d'organisation,

Acta Biotheoretica 39, 287-298

(et communication privée, 1993). (La néguentropie)

44. André Dagenais 1993

Le Déducteur réel-infini,

XIV^e Congrès international de
biomathématique, 9 septembre, Rev. int.
biomath, sous presse

45. Pierre Demers 1993,

Le Démonstrateur. L'infinitude,

XIV^e Congrès international de
biomathématique, 9 septembre, Rev. int.
biomath, sous presse

46. AFP 1994,

Un quotidien suisse se meurt,

La Presse, 14 mars, A16.

La Suisse a publié hier son dernier numéro.

47. L'Express 1994,

Feuille d'avis de Neuchâtel

48. Jura libre 1994,

10, ruelle de l'Écluse, 2800 Delémont, 66/ 22 11 44

49. Le Matin 1994,

Le quotidien romand, 1000 Lausanne 1

50. Nicolas Peguiron 1994,

Lettre,

Science et Francophonie N° 46, 14

51. La Suisse 1994,

1211 Genève 11,

Disparu selon (46)

NDLR. Ces références de Suisse, Jura et Romandie fournissent des indications sur l'usage du français, la liberté d'expression, la liberté de l'art, l'encouragement

»»»»

Science et Francophonie N° 47, septembre 1994, p. 3.

»»»

aux études universitaires et aux recherches. Toutefois, on n'y trouve pas la moindre allusion à l'invasion de l'anglais dans la vie universitaire. Les Jurassiens et certains autres Romands, remarquablement combattifs quand il s'agit de souveraineté en français, seraient-ils indifférents à ce problème qu'ils ne peuvent ignorer, évident dans toutes les universités suisses? Voici trois essais de réponses.

1. Ils ne prennent pas cette question au sérieux, abrités qu'ils sont, par leur insularité et par leurs puissants et sympathiques voisins, de la politique impérialiste américaine. Le pouvoir de Berne et l'ambiance de la langue allemande sont pour eux des dangers quotidiens, historiques, immédiats. 2. Ils craignent de s'opposer aux Américains qui sont leurs partenaires financiers et économiques. Ils n'ont pas oublié que les États-Unis firent naguère la fortune de l'un des leurs, le Jurassien de naissance Chevrolet. 3. Heureux et prospères, ils sont insuffisamment attentifs au sujet de ce qui se passe chez eux à leur détriment.

Suggérons qu'ils profiteraient de participer en grand nombre à l'activité de la LISULF.

□

Quelques mots

sur le CARNET DE NOTES MONTAGNAIS-NASKAPI

**Louise Davignon, Amérindienne
et Montréalaise.**

J'ai lu cet ouvrage avec grand intérêt. Par sa méthode de travail, l'auteur a fait preuve d'un souci d'exactitude fort louable. Et même s'il ne l'a pas mentionné, la qualité descriptive de ces langues y est clairement démontrée. J'ai par ailleurs été étonnée de voir que ces idiomes aient pu susciter un quelconque intérêt à cette époque. Je croyais ce fait plus récent car pendant longtemps, les Amérindiens se sont vus interdire de parler leur langue dans les écoles et autres lieux fréquentés par les non-indiens.

Pour ce qui est du contenu proprement dit du livre, il est intéressant de noter quelques différences entre le montagnais parlé dans les régions visitées par l'auteur et celui de la Côte-Nord. Je pense à ni'kawi (mère), par exemple, qui devient neka dans la région de la rivière Moisie. C'est en tout cas le mot que j'ai appris.

P. 4, *Science et Francophonie* N° 47, septembre 1994.

Affichage libre

Science et Francophonie vous signale...

CARNET DE NOTES MONTAGNAIS-NASKAPI

1947-1992

Jean-Paul Vinay

ISBN 2-9800715-5-2

Dépôt légal à la Bibliothèque nationale du Québec

Québec, 2e trimestre 1992

219 pages +

LES ÉDITIONS LAPLANTE-AGNEW

1404 Lands End Road

R.R. #3, Sidney, C.-B.

Canada, V8L 3X9

Je dédie ce travail à Simon Raphael MacNicholl, Montagnais du Lac Saint-Jean, en témoignage de reconnaissance et d'amitié.

Un merci très spécial à John Bartle, sans lequel les transcriptions phonétiques seraient restées lettre morte, ainsi qu'à Loretta Agnew, Richard Morriss et l'Université de Victoria (Systems) pour leur aide si précieuse dans la publication de ce carnet JPV

Extraits de la Table des matières

... Commentaires linguistiques

Les voyelles
L'opposition
Voyelles dévoisées
Les consonnes
Voisement des consonnes

...

Ce livre est la présentation d'une enquête linguistique faite en 1947-48 sur les langues parlées par les Indiens des postes de Mistassini et de la Pointe-Bleue (Province de Québec). Il s'agit du *Montagnais* et du *Naskapi*, deux dialectes de la grande famille algique.

Le professeur Jean-Paul Vinay (1910 -) est l'auteur de plusieurs ouvrages de linguistique. Il fut le fondateur du département de linguistique de l'université de Montréal et termina sa carrière comme Doyen de la Faculté des Arts & Sciences de l'université de Victoria.

□

Enfin, j'aurais bien aimé pouvoir entendre les enregistrements dont il est fait mention dans le livre car connaissant très peu l'écriture montagnaise et n'ayant plus vraiment en mémoire l'écriture phonétique, j'aurais été plus à même de reconnaître quelques mots par le son.

Quoi qu'il en soit, le «Carnet...» constitue une entrée en matière fort appréciable.

□

Le Collège militaire royal de Saint-Jean (Québec) ferme ses portes

J.-R.-M. Sauvé, capitaine, (retraité*)

Pour beaucoup, c'est une décision arbitraire du Gouvernement fédéral libéral de Jean Chrétien, qui n'a aucun compte à rendre au Québec bloquiste. Désormais, les francophones ne recevront plus de formation militaire en français. Ils recevront une formation bilingue, en ce sens que les élèves-officiers de langue française vont parler anglais et non l'inverse.

Plutôt, ils vont baragouiner le français et l'anglais sans posséder réellement l'une ou l'autre. À l'exemple du premier ministre lui-même. Faute de rigueur dans l'usage de la langue, l'apprentissage en souffrira. Certes, la formation d'un officier est exigeante mais il y a toujours moyen de s'en tirer. Au Royal Military College de Kingston, obtenir d'avance les questions d'épreuves et d'examens est pratique courante et aboutit à la formation de demi-instruits que l'effort intellectuel ne fatigue pas trop.

Il y a plusieurs années, alors en service avec l'OTAN en Europe, un officier américain, qui commandait un grand quartier-général, convoqua des généraux représentants de tous les États membres pour une importante discussion d'ordre politique. D'une part, il fallait que la dissuasion demeure crédible en face de l'U.R.S.S. et de l'autre, il fallait réduire les dépenses, à cause des pressions de la politique. Parmi les généraux, un Canadien, grand causeur et baragouineur dans les deux langues, fit un exposé qu'il crut magistral, lorsque l'Américain l'interrompit : « Mon général, il y a une différence entre la stratégie et la tactique. » Cette remarque équivalait à dire : tu n'es plus sergent maintenant et la discussion que nous avons n'appartient pas au niveau de la discipline de casernes. Elle est politique. Notre pauvre général, candide comme le héros de Voltaire, s'en trouva profondément humilié, blessé même. Il en fit presque une dépression. Les officiers subalternes qui l'accompagnaient étaient encore plus embarrassés que lui.

Avec le Groupe d'Armées Nord, en Allemagne, nous avions connu le général allemand Hans Speidel, qui détenait un doctorat en histoire et possédait une formation très vaste. Peu après qu'il prit le commandement de notre groupe armée, nous sentîmes qu'une main compétente et sûre conduisait les manœuvres. À Chypre, de 1968-69, nous étions conduits par un officier finlandais, le général Martola, âgé de 73 ans, l'œil encore vif et le jugement mesuré de quelqu'un qui a vécu. De capitaine à général, un officier a besoin, non de fusils mais de connaissances. Il doit avant tout savoir maintenir la confiance, le moral et la paix parmi ses troupes, surtout lorsqu'elles sont exposées à des dangers que ne connaît pas la vie civile. Une armée, même la mieux équipée, se désintègre faciemment, lorsque, par manque de savoir de la part des officiers, par leur inaptitude et leur incapacité de composer avec des exigences pressantes, complexes et contradictoires. Le moral s'écroule et la meilleure armée vous coule dans les mains comme de l'eau. L'histoire en fourmille d'exemples.

Dans un pays, la défense est un investissement nécessaire au maintien de l'État de Droit et la formation d'officiers compétents, intègres et idoines, une obligation. Exception faite des fins causeurs et baragouineurs, le Québec a eu ses grands officiers et maintenant, il ne les aura plus.

Dans la perspective à venir de la venue d'un État de Droit pour le Québec, le problème de l'organisation de la défense territoriale et de la formation des officiers québécois se posera de nouveau, dans d'autres termes et d'autres conditions. Le Collège Militaire Royal de Saint-Jean n'est plus. Il faudra le remplacer nous-mêmes.

*L'auteur, géographe et spécialisé en géopolitique, a servi dans l'Armée canadienne comme officier d'infanterie, parachutiste, professeur d'histoire militaire, de polémologie et de géopolitique. Il servit avec l'OTAN en Europe, avec les Programmes d'Assistance aux pays du Commonwealth en Afrique Équatoriale et fut chargé pendant trois ans de la formation des officiers du Ghana à l'École Militaire de Teshie, près d'Accra. Il servit avec l'ONU au Moyen orient et fut préfet de discipline à la base militaire de Saint-Jean, peu avant sa retraite, après 28 ans de service.

J. -R. -M. S.

Le 28 février 1994.

□

Autour du livre de Pierre-Louis Maubeuge 1 Pétrole lorrain

**La Lorraine;
le terroir et le sol;
le pétrole et la guerre;
la langue française.**

Pierre Demers

Résumé. Le livre de Pierre-Louis Maubeuge est intitulé : *L'aventure du pétrole lorrain. Ces étonnants fous de l'or noir avec une étrange obsession*, paru aux Éditions Pierron à Sarreguemines en France en 1991.(1) Ce livre remarquable, qui m'a enthousiasmé, renferme une documentation sur l'histoire ancienne et moderne du pétrole, avec des informations inédites sur le promoteur Drake, qui fut à l'origine de la fièvre du pétrole en Amérique du Nord en 1859; sur la part de la France et donc de la langue française dans l'industrie contemporaine du pétrole; sur les relations entre le pétrole et les guerres de domination géopolitique et surtout sur l'oeuvre de l'auteur qui raconte sa vie, ses activités et ses sentiments. Géologue, chercheur, auteur de centaines de publications originales, cet industriel est animé d'une volonté indéfectible d'affirmer et de mettre en valeur les ressources du sous-sol lorrain. Son livre est d'une lecture passionnante, qui se recommande par sa documentation unique et par la leçon très humaine d'opiniâtreté féconde qui s'en dégage, en matière de science pure, de science appliquée et d'organisation industrielle. Cette oeuvre témoigne admirablement de la science en français.

En me basant sur ce livre, sur des renseignements fournis par son auteur et sur d'autres références, j'essaie d'établir des relations entre le pétrole, la guerre et la langue française.(2-5)

Touffu

Comme une force de la nature. Comme une forêt vierge qui a pour elle les trois règnes et les quatre éléments. Ce livre touffu est rempli de sentiments, de chiffres, de données scientifiques et de considérations socio-politiques. On ne peut le lire sans prendre parti : pour ou contre l'exploitation pétrolière en Lorraine, pour ou contre l'administration française, et surtout pour ou contre l'auteur. L'auteur est un homme engagé.

Chaque fois que je le lis et j'en ai eu le temps, depuis que je l'ai devant moi, voilà plus de deux ans, je me sens envahi par des sentiments disparates. Leur diversité va de pair avec celle des sentiments qui se manifestent sous la plume alerte de l'auteur, le plus souvent s'accordant avec ces derniers.

Entre les sentiments que l'auteur exprime dans son livre et ceux que j'éprouve en le lisant, une constante se dégage : leur commune intensité. Pionniers de l'occupation de leur territoire, il y a longtemps que les Nancéens et les Lorrains ne le sont plus à proprement parler, même s'ils ont eu fort à faire pour bouter dehors les étrangers qui voulaient les contrôler il y a une cinquantaine d'années. Pour ce qui est des Québécois, la prise de possession et l'ère des pionniers ne font vraiment que commencer, en même temps qu'une immigration qu'ils n'ont pas voulue forme un boulet pesant à traîner dans leur marche vers l'indépendance. Je retrouve, à la lecture de ce livre, un peu des rêves de ma jeunesse, quand, me sentant héritier d'un passé exigeant, je subissais l'attrait magique d'un immense avenir : «Le Nord plein de mystère»; «Voyez les lis des champs», répétaient respectivement l'historien Lionel Groulx et le naturaliste Marie-Victorin qui ont inspiré toute une génération, la mienne.(6, 7)

Plus tard, à travers ces brochures à la frêle couverture du début du XX^e siècle, j'ai découvert Maurice Barrès, sa «Colette Baudouche» et sa «Colline inspirée», intégrés par mon souvenir dans sa collection intitulée «Le roman de l'énergie nationale», qui alimentèrent ma réflexion géopolitique. Par leur affirmation d'un attachement exigeant à des valeurs nationales, plus fortes que l'amour humain et plus fortes que la saine raison même, ces deux romans m'apportaient un peu de ce qu'il me fallait dans ma recherche d'idéal et d'absolu.(8, 9)

Une excursion dans le pays nancéen devait ajouter un poids déterminant à l'importance que j'accordais à la pensée Barrésienne. Au mois d'août 1939, je visitais cette colline célèbre - célèbre pour les initiés, faut-il bien le dire, qui fut pour moi chargée d'un message depuis cette époque. J'avais pour guides une camarade étudiante charmante, qui s'appelait Marie-Paule Collotte (Collotte, presque Colette, héroïne du roman de Barrès), et ses cousins, tous originaires d'Ochey, village au pied de la colline, et de son voisinage. Or cette colline est triple, ayant trois sommets appelés respectivement Sion-Vaudémont, Sion-Saxon et Sion-Barrès. Sur ce dernier sommet, un monument élevé à Maurice Barrès (inauguré en 1921 selon Jean Houpert), porte une inscription inoubliable que je me rappelle ainsi : (10)

»»»

L'horizon qui cerne cette plaine est celui qui cerne toute vie humaine. Il rappelle à l'homme ses limites, en même temps qu'il évoque son besoin d'infini.

Comme s'il en avait fallu davantage pour imprimer chez moi ce souvenir de façon durable, le déroulement d'événements historiques allait s'en charger peu après. La guerre était déclarée en septembre 1939; en juin 1940, les Allemands envahissaient la France et, dans Paris à la veille d'être occupée, une soirée patriotique à l'Opéra me faisait découvrir l'oeuvre colossale et touchante de Charles Péguy, qui a produit des flots intarissables de prose et de vers sur Jeanne d'Arc, autre héroïne lorraine, qui fut en chair et en os, celle-là, tenant de l'histoire et non de l'imagination, qui a vécu sa première jeunesse à Domrémy-la-Pucelle aux confins de la Lorraine et de la Champagne, quelques kilomètres à l'ouest de la colline inspirée.(11)

Avec l'âge, les rêves sont remplacés par des réalisations et des soucis concrets. Nos ardeurs juvéniles se refroidissent, les beaux idéaux de nos jeunes années s'estompent : faut-il pour autant en rougir avec gêne ou les passer sous silence? Ces sources d'inspiration que furent pour moi et pour d'autres personnes de ma génération, les auteurs Groulx, Victorin, Barrès et Péguy, étaient-elles fautives ou erronément exaltées? Elles étaient, je le crois, ce qu'il me fallait, ce qu'il me fallait, à moi et à plusieurs autres.

À chaque génération, il faut que des penseurs, des savants, des hommes d'action redisent les mêmes vérités, qu'ils les redisent avec le langage de l'époque ou du contexte historique. Sans elles la vie serait un exercice vide de sens. Voilà pourquoi les livres existent, ils sont faits pour cela.

À sa manière et dans son domaine, le livre de Pierre-Louis Maubeuge apporte un tel témoignage, réconfortant. Chaque page est une affirmation de sa foi dans la valeur indubitable du sol, de l'attachement au sol.

La revue britannique «Nature» plaçait jadis en exergue un vers de Wordsworth, dont je n'ai jamais connu le contexte :

To the solid ground of nature,
Trusts the mind that builds for aye.

Ou, dans une traduction littérale et lourde qui rend imparfaitement le rythme de l'expression et le sens figuré des termes :

Dans la terre solide de la nature
L'esprit qui bâtit pour toujours
A placé sa confiance.

ou encore :

Sur la solide terre nourricière,
Je veux bâtir une oeuvre impérissable.

Et l'on pense au géant Antée, invincible, sauf lorsque son adversaire herculéen réussissait à lui faire perdre le contact avec la terre.

Maubeuge et Victorin, esprits scientifiques et réalisateurs l'un et l'autre, ont en commun leur confiance dans les vertus du sol. Victorin a prêché pour ce qui pousse sur le sol, Maubeuge, pour ce qui se trouve en dessous; Victorin, pour ce qui est visible au grand soleil, tirant parti des ressources aux faibles profondeurs du sol, Maubeuge, pour ce qui est invisible, pour les ressources qui sont cachées sous la terre meuble; Victorin, pour le règne végétal superficiel, gratuit d'accès sinon d'exploitation, Maubeuge, pour le règne minéral profond qui, encore plus que le règne végétal, réclame une mise de ressources financières et d'efforts humains considérables avant de se faire connaître.

Le parallèle pourrait se poursuivre. Il dépasse évidemment les personnalités de Victorin et de Maubeuge. Il se présente dans la cadre de la survie planétaire de l'humanité. Le sol profond et le sol superficiel portant la végétation sont pour l'humanité des compagnons et des conditions de vie. Aucune des ressources qu'ils constituent n'est indifférente. Qu'elle soient inspirées par la curiosité, l'esprit d'entreprise ou même la spéculation, chacune des initiatives destinées à mieux les connaître a son mérite propre. Aucune ne doit être minimisée ou ridiculisée. Toute vie humaine est une aventure. Comme la vie elle-même, comme l'Univers depuis son début.

Une clientèle a fait vivre, à toutes les époques et encore de nos jours, des astrologues assurant que les astres lointains, les étoiles, les planètes et leurs conjonctions, Jupiter ou la comète de Halley pouvaient influencer le destin des individus et le succès militaire des monarques. Le très honorable William Lyon Mackenzie King, premier ministre du Canada en temps de guerre, croyait à l'astrologie. Au moins l'un de ces astrologues du passé, Jean Képler, banni de son vivant, reçoit l'hommage posthume de la science. L'astrologie, pour lui industrie alimentaire, est mise de côté, mais les progrès de l'astronomie qu'il a déclenchés sont de la plus haute importance.

»»»

»»»»

À fortiori, faut-il envisager attentivement l'influence de cette sorte d'astre, cet important objet de l'Univers qu'est la Terre, et l'influence de son sol sur les carrières humaines. Le sol dont nous sortons et auquel nous retournerons est condition de notre existence, de notre prospérité et de notre bonheur, de notre capacité de parler cette langue admirable qu'est le français.

Du pétrole en Lorraine! Est-ce possible?

Le pétrole et le Québec

Je crois que la plupart des Québécois partageraient le point de vue que voici : pétrole et nature sont des concepts en opposition, difficilement conciliables. Pétrole rime avec pollution, pestilence, maléfice sulfureux, artifice et exploitation par les grandes industries y compris celle de l'automobile. Assurément, si le sous-sol du Québec ressemblait à celui de la Pennsylvanie notre quasi-voisine du sud, où l'on trouve du pétrole dans sa cour en cherchant de l'eau, ce serait bien différent. Ici, en cherchant de l'eau, on trouve de l'eau, beaucoup d'eau (et on en fait de l'électricité beaucoup d'électricité), et point de pétrole. Si le pétrole, consommé en grande quantité au Québec, se rattachait au folklore campagnard en plus d'évoquer les méfaits de l'urbanisation, les bénéfices d'une telle ressource humanisée à notre profit feraient admettre plus volontiers les inconvénients qu'elle entraîne raffineries malodorantes, usines prenant feu, lagunes contaminés, fumées, gaz d'échappement et de combustion, en plus de la main-mise de la finance internationale.(12) Le Québec importe la totalité du pétrole qu'il consomme.

L'opinion exprimée ci-dessus réclame révision. À force d'étudier le livre de Maubeuge et la documentation disponible, l'opposition entre pétrole et nature n'est plus aussi forte dans mon esprit. Après tout, le pétrole mérite la considération qui est due à une matière d'origine biologique et à une matière qui nous est si précieuse. Il est biodégradable, quoique lentement.(13, p. 11) De plus, m'étant renseigné, j'ai appris que le Québec possède quelques ressources pétrolières peu connues du public et des perspectives de découvertes non négligeables. Voyez un article dans *Science et Francophonie* à ce sujet.(14)

Le pétrole et la France

«Du pétrole en France? Mais voyons-donc! Ce n'est pas un pays de pétrole!»

Telle fut ma première réaction quand je pris connaissance du livre de Maubeuge. Un mélange d'incrédulité et de mécontentement. La France, un pays de bon vin et de bonne chère, de distinction et de raison

cartésienne, devrait-elle devenir dans mon imaginaire un autre pays de spéculation et de course aux profits à l'instar des États-Unis, pays de la démesure inhumaine, où le roi dollar règne sans pitié, comme l'a spirituellement exprimé Paul Claudel, consul de France à New-York en 1893, dans son drame satirique *L'Échange?*(15) Dans ce drame, le financier Thomas-Pollock-Poisson-Nageoire porte gravement le haut-de-forme huit-reflets, fréquemment utilisé par les caricaturistes, encore de nos jours, comme symbole de l'exploitation patronale.

Les Québécois parcourant naguère la France comme touristes, étudiants ou chercheurs ont eu rarement l'occasion de connaître les ressources pétrolières de la France. Cependant, on connaissait et on exploitait en France, depuis le Moyen-Âge, un dépôt de pétrole à Pechelbronn dans le Nord de l'Alsace. Même si elle ne s'en vante pas dans sa propagande touristique, la France produit plusieurs centièmes du pétrole qu'elle consomme, à la suite de découvertes relativement récentes. Il s'est produit une petite quantité de pétrole à Ivry, banlieue de Paris, vers 1992, à la suite d'un forage de la Compagnie Shell. L'exploitation du pétrole à Paris même est interdite.(2) La Folle de Chaillot, qui voulait s'enfoncer sous le Trocadéro (l'actuel Palais de Chaillot) pour y trouver du pétrole, était peut-être une hors-la-loi, mais son idée n'était pas tout à fait folle.(16)

Pierre-Louis Maubeuge a longuement étudié, par des forages et par les autres procédés à sa disposition, la géologie du Bassin parisien, bassin de sédimentation géologiquement défini, qui comprend la Lorraine et s'étend jusqu'aux Vosges. Il a décrit scientifiquement ses recherches dans plus de 500 publications, mais dans le présent livre, il raconte à l'intention de tous, avec une verve convaincante, ses expériences, son application acharnée, ses déboires et ses succès de scientifique en même temps que de petit industriel et d'ingénieur, confiant d'arriver à son but : trouver et exploiter du pétrole en Lorraine, et pour cela user de persuasion, chercher les appuis financiers, dont ceux du gouvernement, se disputer ou s'entendre avec les administrations de la France lorsque celles-ci lui opposaient indifférence ou obstacles. *Grandeurs et misères d'une victoire*, oeuvre posthume de Clémenceau, faisait le point des conditions résultant du traité de paix après 1918.(17) *Espérances et tatillonnages**, pourrait-on ajouter comme sous-titre au livre de Maubeuge, parce qu'il y fait découvrir les grandeurs et les misères de la France et de son Administration. (*Tatillonnage, québécisme). Je cite la préface, écrite par son éditeur Marcel Pierron, chimiste, en 1991. (Voyez l'encadré). Marcel Pierron avait des raisons de connaître le pétrole

»»»
puisque Sarreguemines où il vit et Pechelbronn où l'on exploite une mine de pétrole historique sont deux villes de France peu éloignées l'une de l'autre.(18)

L'auteur livre des propos peu optimistes sur ses propres succès et échecs, sur le nombre insuffisant de partenaires qu'il a rencontrés (malgré quelques amitiés solides dont il fait état), sur ses relations avec les financiers et avec l'Administration. Les ressources de pétrole dans le sous-sol lorrain sont-elles suffisantes pour justifier une exploitation? C'est évidemment une question-clé pour la compagnie REPLOR de Maubeuge, mais justement, la réponse ne peut venir que de l'expérience. L'étape de la prospection est éprouvante pour le prospecteur; s'il réussit, tous s'exclament : «Je le savais bien, j'étais avec vous depuis le début!».... Voici des extraits.

... combien il est consternant de constater que face au grand capital les Français restent inertes quant à trouver des ressources et solutions en eux-mêmes. (P. 192).

C'est même dans l'Est de la France que se trouve le maximum de problèmes pétroliers selon les étages en cause.

On peut donc penser qu'il existe des objectifs pétroliers négligés, pourtant parfaitement fondés, en Lorraine proprement dite. (P. 195).

... depuis dix ou quinze ans, même les moins gradés parmi les fonctionnaires en sont venus à être aussi puissants que des barons médiévaux ou les satrapes persans... qui ont plein pouvoir de décider si tel citoyen a le droit de faire bâtir une maison sur tel morceau de terrain, d'ouvrir une épicerie au coin de la rue ou de planter des poireaux plutôt que du soja sur le lopin de terre qui lui appartient pourtant en propre. (D'après les mémoires de J.-Paul Getty, p. 187)

Il est important, et non vaniteux, de souligner que REPLOR disparaît après avoir réalisé - outre divers autres travaux de prospection et essais - quatorze forages d'exploration. Quatorze reposant sur les épaules d'un homme seul. (P. 185).

C'est le 19 avril 1978, il y a donc treize ans, que le géologue Pierre L. Maubeuge, «ce merveilleux fou de l'or noir», comme il se définit lui-même, faisait jaillir le pétrole au pied de la colline de Sion, «à l'ombre des mirabelliers».

Il nous avait dit «on creuse là, et vers 400 mètres, on en trouvera». Et nous avons été quelques uns à le suivre, comme les pêcheurs du lac de Tibériade, allaient jadis, jeter leurs filets, dans la tempête, là où Jésus leur avait dit qu'ils prendraient du poisson.

Loin de nous, l'idée de retirer une fortune de l'opération.

Enfin quelqu'un «osait», et nous ses amis, lui faisons, et lui faisons encore, confiance. Il nous a apporté bien plus que du pétrole lorrain, il nous a prouvé qu'un homme seul peut encore en France, déplacer des montagnes, jusqu'au jour où... on l'étrangle!

Et puis, il faisait confiance à notre terre lorraine, objet de tant de convoitises. Cette terre habituée à se voir «forée de toutes parts», soit qu'on convoite sa richesse naturelle, chlorure de sodium, notre sel, charbon, fer et jadis argent, cuivre et plomb, ou bien que prévoyant des années de souffrance, on creusât à nouveau les longues galeries souterraines de la ligne Maginot, qui devaient sauver la France. On creusa aussi, en même temps, des milliers de tombes où reposent des soldats du monde entier qui vinrent mourir chez nous, pour nous.

Quelle fut donc notre joie quand jaillit pour la première fois, ce précieux liquide, chez nous. Les grands du pétrole s'émurent aussi.

Croyez-vous que la pêche miraculeuse de Tibériade n'a pas, elle aussi, fait beaucoup de jaloux? C'est la rançon fatale du succès.

Comme Maubeuge, nous y avons cru, comme lui nous y croyons encore.

Et puis... et puis, suivent les difficultés financières. Nos petits millions ne suffisaient plus à une telle entreprise. Mais nous gardons toute notre confiance et toute notre amitié à Pierre L. Maubeuge.

Il nous a apporté plus que du pétrole lorrain, il nous a prouvé qu'un homme seul peut encore en France déplacer des montagnes.

Maubeuge, ton livre devait être publié, pour que nos enfants se rappellent un jour tes exploits et, comme dit R. Kipling :

*«Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir.../...
Si tu peux rencontrer triomphe après défaite»,*

nous te disons :

tu resteras, Maubeuge, toujours à notre tête...

Marcel Pierron, chimiste

»»»

L'auteur décrit un projet prometteur près de Béziers, qu'il a dû abandonner pour des motifs administratifs absurdes.

Un nouveau Kafka, un nouveau Courteline trouveront peut-être un jour inspiration pour stigmatiser ou pour traiter avec humour l'absurdité d'un certain monde petit-bourgeois comme celui qui, trop souvent, a retardé Maubeuge dans ses initiatives. (REPLOR n'est pas disparue. Un forage - un quinzième? - a été pratiqué en septembre 1994 dans la concession de Forcelles et a donné du pétrole, mais la suite des travaux est incertaine faute de fonds. Se trouvera-t-il des investisseurs en temps utile)?

Le pétrole et le Canada

L'exemple du Canada vient à l'appui des projets de REPLOR, car le gouvernement du Canada n'a pas lésiné sur les investissements dans certains grands projets de prospection pétrolière au nom de l'intérêt public. Certains de ces projets ont défrayé la manchette et, quoique fondés du point de vue du Canada, ont laissé des dettes publiques sans profits immédiats.

C'est ainsi que Jacques Parizeau, devenu depuis ce temps premier ministre du Québec, a vertement critiqué les dépenses faites par le Gouvernement d'Ottawa en rapport avec le projet de Dome Petroleum : « Le gâchis de Dome Petroleum » écrivait-il en 1987. (19-23) De tels grands projets pétroliers ont ajouté quelques milliards de dollars à la dette du Canada, dont le Québec, même devenu indépendant, devra assumer sa quote-part.

Il n'est guère facile de se renseigner sur le financement public des grands projets de prospection pétrolière du Canada. J'ai eu connaissance de trois ou quatre de ces projets. Dans certains d'entre eux, les ressources pétrolières sont considérables, mais les conditions d'exploitation difficiles et le prix mondial du pétrole trop bas font que l'exploitation ne peut être rentable actuellement. On a voulu exploiter le pétrole sous la Mer d'Hudson. Il fut question d'exploiter les sables bitumineux de la région de la rivière Athabaska et de Fort MacMurray dans le nord de l'Alberta. Une plateforme géante nommée Hibernia est en cours de construction à Terre-Neuve, car il y a des ressources sous-marines, appelées aussi Hibernia, dans l'Atlantique voisin; cela fournit de l'emploi à la population locale. On sait que les Terre-Neuviens sont gravement touchés par les restrictions à la pêche de la morue. De plus, l'espérance de rentabilité passe au second plan dans les motifs mis de l'avant par les politiciens qui ont donné le feu vert au projet Hibernia, plus soucieux qu'ils sont de produire de l'emploi, même

à grand prix, que de produire du pétrole. On a dépensé beaucoup d'énergie et d'argent pour des projets dans la mer de Beaufort, au large de Tuktoyaktuk, avec une plateforme appelée Kulluk. On a songé à exploiter les fonds sous-marins de la Mer d'Hudson. (24-32) On a réalisé une île artificielle dans les eaux arctiques. (20, 33)

Un non-spécialiste de la prospection peut facilement taxer le gouvernement canadien, en l'occurrence, de mégalomanie. L'étude de l'histoire suggère une certaine modération dans le jugement : elle démontre que plusieurs grandes découvertes pétrolières sont venues après de nombreux échecs. On cite à ce propos le cas du puits de Leduc en Alberta, qui a lancé en 1946 la florissante industrie pétrolière de cette province canadienne, à la suite de 133 puits secs forés au cours de 30 ans. La somme dépensée alors était de 20 millions de dollars. (33)

On peut admettre que les projets canadiens sont bien fondés pour le Canada. Leur intérêt pour le Québec est discutable. Dans la perspective de l'affirmation de la langue française et de son affirmation en science, il faut bien noter que ces grands projets canadiens ont une valeur nulle ou négative. Les déclarations des politiciens à leur sujet ne signalent pas le souci de faire progresser l'usage de la langue française. Et surtout, ils sont décidés par des groupes de sages qui n'ont nullement l'intérêt des francophones et des Québécois comme premier souci. Aussi bien que dans le dossier de l'énergie atomique canadienne, celui du chemin de fer, celui de l'immigration etc, des décisions fort coûteuses ont été prises par le pouvoir canadien, que les Québécois et les francophones n'auraient pas prises. Ceux-ci ont été forcés de suivre, de participer dans des rôles de second ordre et de payer la note au lieu de consacrer leur argent et leurs énergies à des projets plus intéressants pour eux.

De plus, les grands projets techniques du Canada sont pour cette puissance l'occasion de déclarer carence de personnel compétent au pays et de remplir les cadres avec des immigrants le plus souvent anglophones. Les statistiques manquent à ce sujet. Tous les grands projets pétroliers du Canada touchent des régions très éloignées de celles habitées et contrôlées par les francophones. Pour les Québécois, des forages en France sont géographiquement presque aussi recommandables que ceux de la Mer de Beaufort dans l'Océan Arctique. En toute saison, Nancy et sa colline inspirée sont beaucoup plus faciles d'accès que cette mer. Montréal est ravitaillée par le pétrole de la Mer du Nord, laquelle s'étend entre l'Angleterre et la Scandinavie. Voici un tableau des distances approximatives à vol d'oiseau.

»»»

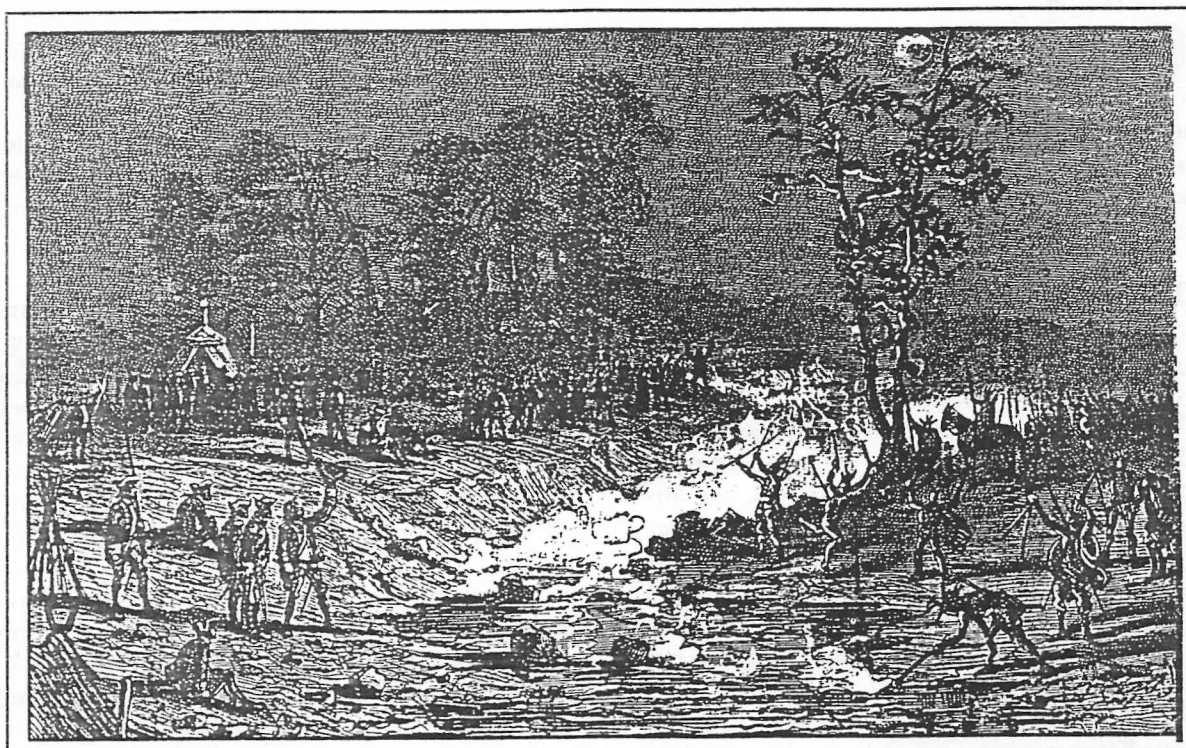


Fig. 1. En certains lieux, le pétrole coule de source et il suffit de se baisser pour le ramasser dans les cours d'eau.

La gravure ci-dessus est reproduite du livre de Maubeuge, hors-texte après la page 64, où elle est accompagnée de la légende que voici.

«Comment il y a 120 ans, pour un bon siècle avant eux, les journalistes d'époque reconstituaient une scène nocturne au bord de la rivière de l'huile. Les Indiens Sénécas donnent une fête aux soldats français des comptoirs «aux Amériques» ».

À propos de cette figure, voyez un autre article de *Science et Francophonie*. (14)

Fig. 2. D'autres fois, le pétrole fait plus, pour ainsi dire, que couler de source : il jaillit sous pression. Voici une gravure représentant un puits éruptif à l'époque de Drake, qui sert de couverture au livre sur le pétrole lorrain. Ces puits sont appelés parfois gushers, mot d'origine russe paraît-il. D'autres fois encore, le pétrole attend qu'on aille le puiser par pompage. (1)

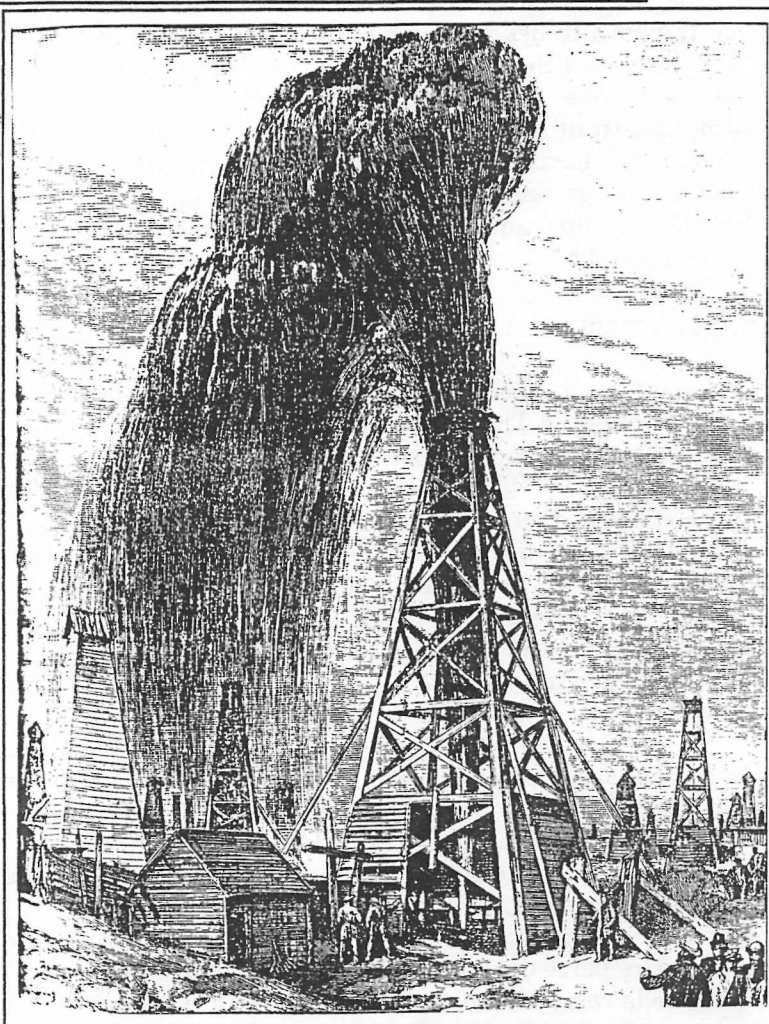


Tableau 1. Quelques distances à vol d'oiseau.

Montréal - Mer de Beaufort	environ 4200 km
Montréal- Mer du Nord	environ 5500 km
Montréal - Nancy	environ 5800 km

»»»

Un point intéressant à signaler : des entreprises de France possèdent une expertise inégalée en matière de plateformes de forages sous-marins, qu'elles ont eu l'occasion de mettre à profit dans la Mer du Nord. Elles ont décroché des contrats, paraît-il, dans le projet Hibernia. Est-ce là une occasion de promouvoir l'usage de la langue française au Canada, ou bien celui de la langue anglaise en France?(34)

La Bataille du pétrole

L'histoire ancienne

Le livre de Maubeuge démontre que l'histoire du pétrole se divise en deux, l'ancienne et la moderne. Il raconte l'histoire ancienne du pétrole, qui remonte aux Chinois de l'an 600 avant l'ère chrétienne et même auparavant. Tous connaissent le bitume de Judée, connu depuis l'Antiquité dans la Mer Morte, sensible à la lumière, qui trouva un rôle comme matière photosensible lors de l'invention de la photographie par Nicéphore Niepce en 1823.(3)

Une de ses références nous a rendus songeurs : elle évoque la présence des Français en Amérique, au bord de la Rivière de l'Huile au voisinage de Titusville où coulait le pétrole (Oil River), vers 1750. Une fête nocturne consistait à mettre le feu à ce pétrole. (Fig. 1) Les Français auraient-ils donc été les premiers à reconnaître la présence de pétrole en Amérique du Nord? Voyez un autre article dans *Science et Francophonie*.(14)

Le point tournant

Une date et un homme marquent le passage de l'histoire ancienne à l'histoire moderne du pétrole. La date est une journée d'août 1859, l'homme est Drake.

La fascinante histoire d'un certain colonel Edwin Laurentine Drake, né en 1819, Pennsylvanien par adoption, a retenu l'attention de l'auteur. C'est ce personnage qui a déclenché l'avènement de l'histoire moderne du pétrole ou de la Bataille du pétrole car cette histoire fut celle d'une bataille dès son début et jusqu'à nos jours.

Ce personnage n'a pas eu droit à une entrée à son nom de la part des encyclopédistes du Larousse Mele-Po de 1905 ni de ceux du Grolier-Quillet de 1970, qui mentionnent un autre Drake, dont la carrière ne fut pas sans importance pour l'histoire du fait français en Amérique. C'est Sir Francis Drake (1540-1596), pirate anglais célèbre parce qu'il écuma les mers à son bénéfice et à celui de la reine Élisabeth I d'Angleterre. Il captura des vaisseaux espagnols avec leur riche cargaison et fut

le deuxième à faire le tour du monde, 60 ans après le Portugais Fernand de Magellan. Il eut un rôle dans le rapatriement, en 1586, des survivants de la première colonie britannique en Amérique du Nord, créée par Walter Raleigh en 1584 dans la Virginie. - Mais l'importance historique du pirate Drake du 16^{ème} siècle fut largement dépassée par celle de son homonyme, le pétrolier Drake du 19^{ème} siècle

L'auteur raconte comment Drake le Pennsylvanien fut un animateur et un vendeur hors-pair, un organisateur enthousiaste. Le jeune Edwin Laurentine, à l'âge de 10 ans, avait fait un rêve prémonitoire. Il s'était aperçu mettant le feu au monde avec la participation de son frère. Dans son rêve, par un dimanche torride de 1829, il avait vu sa mère lui disant : «Regarde mon fils, tu as mis le feu au monde».

Drake fut un promoteur extraordinaire, faisant miroiter les avantages d'une spéculation mirobolante et attirant les capitaux. Mais il fut tout à l'opposé de certains promoteurs qui sont des filous, prenant l'argent de leurs victimes et les appauvrissant sans recours pour le restant de leur existence. Drake, à cet égard, fut une exception : l'avenir devait amplement justifier ses prétentions alléchantes; ses clients, plus ou moins des escrocs, s'enrichirent et lui, non. Sa réputation tient à un forage producteur stupéfiant réalisé à Titusville en Pennsylvanie, pour sa compagnie nommée Oil Creek (Ruisseau d'huile). Larousse situe cet événement en 1858, mais Maubeuge le situe plutôt après le mois de mai 1859. Selon Quillet, le premier forage de Drake eut lieu le 27 août 1859. Selon Tissot et selon Yergin, ce fut le 27 août 1859, et il trouva le pétrole à 27 m (environ 84 pieds). Sa carrière de pétrolier, toute significative qu'elle soit dans l'histoire, fut de brève durée. Il devait mourir pauvre, malade et abandonné par les entrepreneurs dont il avait fait la fortune, mais, heureusement, supporté par ses concitoyens reconnaissants. Sa grande qualité était la ténacité, qualité qui lui valut de faire sa découverte, au moment même où ses partenaires voulaient tout abandonner.(33, 35)

Maubeuge se trouve des traits de caractère et de situation en commun avec Drake et c'est pourquoi, écrit-il, il en a scruté l'histoire. À la différence de Drake, Maubeuge possède assurément des connaissances scientifiques et un sens des affaires plus solides.

Le pétrole étant devenu disponible en grandes quantités, on commença à lui trouver des emplois, d'abord pour la lubrification, le chauffage et l'éclairage, ce qui lui ouvrit déjà un marché considérable puisque les réserves de Pennsylvanie furent pratiquement épuisées

»»»



Fig. 3. Parfois on recueille le pétrole qui ruisselle à la surface ou dans des galeries de mines comme à Pechelbronn. (18) Le plus souvent, il est nécessaire de pratiquer un forage afin d'atteindre la nappe pétrolifère. Ici, on voit l'auteur de *Pétrole lorrain* sur un chantier en Alsace, à Senthem, en 1989.

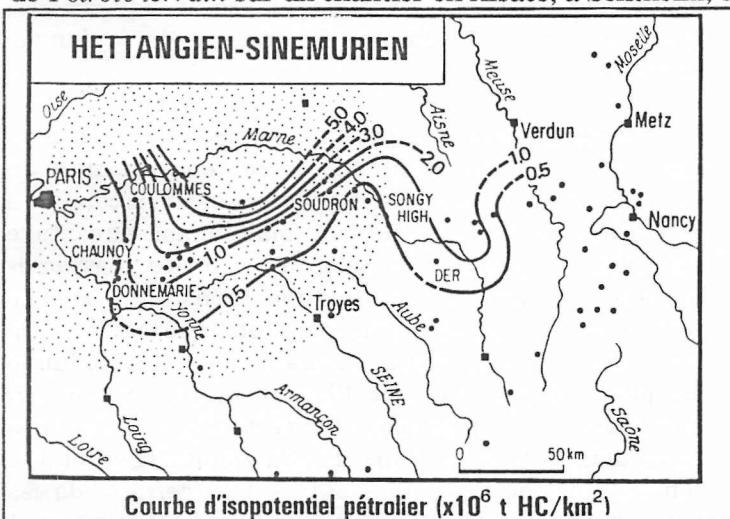


Fig. 4. Exemple d'une carte des ressources pétrolières dans la partie occidentale du Bassin de Paris. (33)

en 30 ans. Mais ce fut l'invention du moteur à explosion et du moteur Diesel qui lui ouvrit, vers la fin du XIX^e siècle, le marché immense que l'on connaît.

Quant à l'éclairage, le réverbère fut inventé par l'abbé Matherot dès 1745 selon la chronique et fit

concurrence aux lampes à l'huile, à la bougie de suif ou de spermaceti, donnant une lumière plus brillante et plus économique. (2) Il servit à l'éclairage public, mais, ajoute la chronique, «des rues de Paris en deviendront-elles plus sûres»? Détail pittoresque, par économie, on n'allumait l'éclairage public que les nuits sans lune! L'huile de pétrole de Pechelbronn, connue depuis des siècles, aurait pu trouver là un marché à côté de l'huile d'origine végétale, mais ce marché et l'usage généralisé de l'huile de pétrole dans l'éclairage ne vinrent en fait qu'après les découvertes de Drake en 1859, après même que l'éclairage au gaz eut été popularisé. Ce marché et cet usage furent à la base du succès financier gigantesque de James D. Rockefeller. Les Esquimaux se servent de lampes avec de l'huile animale, de temps immémorial. La lampe à l'huile avec une mèche était connue des Romains. Daniel Berthelot a présenté un historique fort bien documenté de l'éclairage à travers les siècles. Il mentionne la lanterne à réverbère, et il en attribue la paternité à Bourgeois de Châteaublanc et à l'abbé Preigny en 1744. (36)

Il est remarquable que les premiers progrès de l'industrie pétrolière se soient réalisés dans le courant de la guerre de Sécession, qui dura de 1861 à 1865, et les récits ne suggèrent pas que la guerre ait retardé ces progrès, ni d'ailleurs qu'elle les ait accélérés. On ignore si l'abondance du pétrole disponible eut une quelconque influence sur l'issue de cette guerre meurtrière. Du moins, les Nordistes avaient-ils l'avantage d'un accès facile au pétrole pour fins de graissage.

L'histoire moderne

Ruée vers l'or noir. Cent trente cinq ans plus tard, les Américains ne procèdent plus comme à l'époque héroïque de Drake, alors que la ruée vers l'or noir, celui de Pennsylvanie, se répandait jusqu'à la Californie, au Texas etc. (Une autre ruée, celle-là vers l'or jaune du Klondyke qui est situé au Yukon au Canada, eut lieu entre 1885 et 1900). Leur démarche à cet égard n'est

»»»

plus de la folie frénétique. Ils ont repris leur sang-froid. Il faut parler plutôt de la froideur des financiers, des multinationales, des calculs géopolitiques au service d'une superpuissance. À un moment de leur histoire, ils économisèrent leurs propres ressources, selon la doctrine de Coolidge remontant à 1922, et songèrent davantage à exploiter les matières premières des pays qu'ils pouvaient contrôler.(37) Il se trouve que le Moyen-Orient est extraordinairement riche en ressources pétrolières et qu'il est présentement la principale source d'approvisionnement de cette denrée. Tous ceux qui ont vu les centaines de puits du Koweït crachant du feu pendant des mois sans faiblir en 1991, ont pu se convaincre de cette richesse.

Le président Bush. L'histoire du pétrole est marquée par l'épisode de la guerre des Américains contre l'Irak. On peut dire que le succès des Américains dans cette guerre comme dans des guerres précédentes, a ajouté encore au prestige de la langue anglaise dans tous les domaines, y compris le domaine scientifique. Or cette guerre fut en grande partie l'oeuvre du président Bush.

Né en 1924, le président Bush fut président de Zapata Off-Shore, matériel de forage sous-marin, 20 ans avant d'être président des États-Unis. Il devint un millionnaire du Texas et, vers 1965, décida de faire de la politique plutôt que d'ajouter à sa fortune. Lors de la guerre-éclair qu'il déclencha le 16 janvier 1991 afin de libérer le Koweït envahi par l'Irak, les médias n'ont guère fait remarquer sa compétence en pétrole ni ses intérêts pétroliers.(35, 38, 39)

N'y-avait-il pas là une sorte de règlement de comptes entre deux grands du pétrole, Bush et Saddam Hussein? Ce n'était pas la fortune personnelle de Bush qui était en jeu, ou plutôt, ce n'était pas exclusivement sa fortune qui était en jeu. C'était la fortune et la prospérité de tous les Américains, y compris les siennes propres, qu'il lui apparaissait impératif de protéger. Et les Américains pouvaient-ils souhaiter mieux que lui pour être «l'homme de la situation», connaissant l'échiquier du pouvoir, de la finance et du pétrole, et ayant sous ses ordres les forces armées les plus puissantes du monde?

Voici quelques citations de George Bush.

«Our jobs, our own freedom and the freedom of friendly countries around the world would all suffer if control of the world's great oil reserve would fall into the hands of Saddam Hussein».

Nos emplois, notre propre liberté et la liberté des pays amies à travers le monde, tout cela souffrirait si la grande réserve pétrolière mondiale tombait sous le contrôle de Saddam Hussein.

(He was supposed to stand up for the oil industry, which he resolutely did).

On espérait bien qu'il allait protéger l'industrie du pétrole, et c'est ce qu'il fit.

«I bled and died for the oil industry...»

J'ai donné de mon sang, je me suis fait mourir pour l'industrie du pétrole...(35)

Machiavélisme américain? Il est facile d'accuser les Américains de machiavélisme, et de dire que la traite des esclaves maintenant superflue, est remplacée par le contrôle des populations lointaines, que cela suffit pour protéger les intérêts des Américains. La traite des esclaves affluant en Amérique aux siècles passés et l'esclavagisme des nègres aux États-Unis commencèrent en 1620 et ont théoriquement pris fin avec la victoire des Nordistes sur les Sudistes à la fin de la guerre de Sécession, en 1865.(44)

Pas d'intérêts à protéger, pas de contrôle : on sait ce que cela veut dire en ex-Yougoslavie ou au Cambodge. Des intérêts à protéger, du contrôle : on sait ce que cela veut dire au Koweït et en Irak, où s'affirma l'extraordinaire suprématie technique des Américains, qui ne perdirent que 293 hommes, les pertes Irakiennes étant globalement presque mille fois plus élevées.(39) Qui donc a écrit qu'à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire? Glorieuse ou infamante, ce fut une victoire, elle a contribué à affermir le prestige de la langue anglaise.

Pour être justes, ajoutons que les menées terroristes mondiales de l'Irak sont depuis ce temps tenues en échec. L'un des despotes sanguinaires que l'on connaît à la surface de la terre se sent maintenant davantage surveillé. On peut se consoler un peu des massacres commis en Irak, en pensant que la bataille pour le pétrole aura eu au moins ces résultats heureux. Mais la consolation est imparfaite : Saddam Hussein a été laissé en place et parfaitement libre d'exercer encore son despotisme sur son peuple, et il reste d'autres despotes sanguinaires exerçant leurs méfaits impunément et à la connaissance de tous, entre autres dans certains de ces «pays amis» que le président Bush voulait protéger et qui ont sur leur territoire de riches gisements pétroliers.

Double rôle du pétrole. Dans la victoire contre l'Irak, le pétrole est intervenu de deux façons. Car le pétrole, ressource énergétique longtemps connue et méconnue de l'humanité, est devenu depuis 1859 un objet de convoitise et donc de conflits entre les nations, mais il est davantage : il est aussi un instrument de tous les conflits. Les cavaleries d'autrefois ont fait place à leurs équivalents modernes, qui laissent peut-être des trainées de gaz méphitiques sur leur passage, mais ces

»»»



Oil man George Bush, then president of Zapata Off-Shore, with his son George, dedicating a new drilling rig in 1956. Thirty years later, in 1986, as Vice President, he met with Saudi Arabia's King Fahd, and in 1990, as President, he squared off against Saddam Hussein over Iraq's invasion of Kuwait and the struggle for Middle East oil.

Fig. 5. George Bush à l'âge de 32 ans (avec son fils George), président de Zapata Off-Shore à l'inauguration d'une nouvelle installation de forage, en 1956. En 1986, âgé de 62 ans, étant vice-président des Etats-Unis, il rencontrait le roi Fahd d'Arabie Saoudite pour le persuader d'augmenter ses prix, ce qui devait favoriser les producteurs Américains. Sur ce point, il différait du président Reagan, qui cependant ne le renvoya pas. Étant devenu président des États-Unis en 1990, à l'âge de 66 ans, il s'opposait à Saddam Hussein à propos de l'invasion du Koweït et de la bataille pour le pétrole du Moyen-Orient. (35)

Yergin rédigea sa légende en 1990, avant la campagne du 16 janvier 1991. Elle contient des mots anglais difficiles à traduire en français, peut-être même difficiles à comprendre pour plusieurs anglophones. Les nuances sont importantes à saisir pour rendre justice à la pensée de Yergin à ce propos :

«he squared off against Saddam Hussein».

Voilà diverses explications

Webster's :	Square off : to assume a posture of attack or self-defence, as in boxing.
Oxford :	Square off : to assume a fighting attitude. Also figurative. Origin U.S..
Chambers :	Square : to take an attitude of offence and defence, as in boxing
Jean-Paul Vinay :	Il lui a rendu un chien de sa chienne (fam.). Il lui a rendu la monnaie de sa pièce. Il a pris sa revanche. Il lui a rendu la pareille. Par mesure de rétorsion (recherché). (40-43)

gaz, s'ils sentent le soufre, ne sentent plus le fumier. Rommel a perdu la bataille du désert de Lybie en 1943 faute de carburant. Le général Patton a été retardé, dans sa montée victorieuse à travers la France en 1944

une fois parvenu au niveau de Nancy venant du Sud, faute de carburant que Eisenhower lui refusait, et qu'il accordait plutôt à Montgomery du côté de l'Atlantique. Cela a coûté, paraît-il, près de 750 000 vies humaines aux Américains parce que les Allemands eurent le

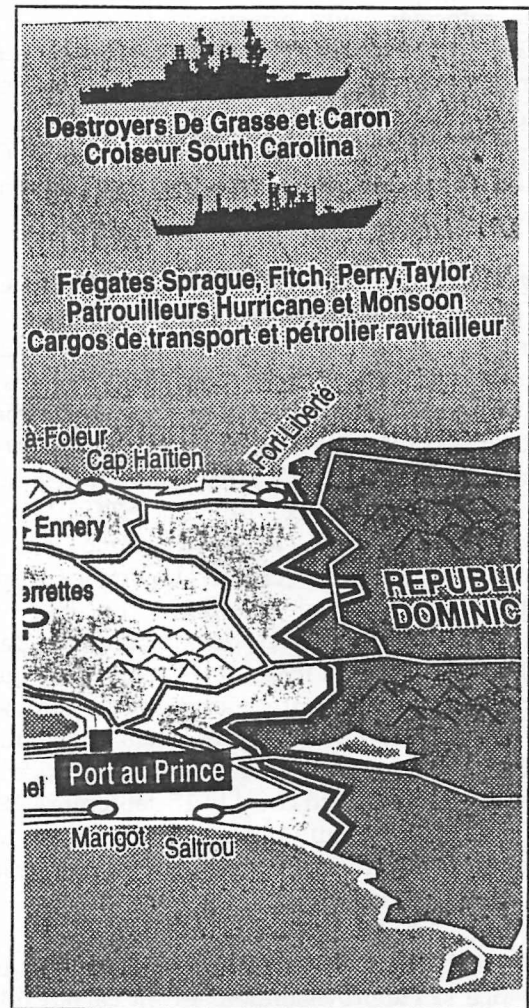


Fig. 6. Le Goliath américain aux portes d'Haïti. Présence discrète d'un pétrolier ravitailleur. (48)

temps de reformer leurs divisions.(35) En 1917, la France fit des démarches désespérées auprès des États-Unis parce qu'elle manquait du pétrole nécessaire pour son armée de plus en plus motorisée. (2, 45, 46, 47) À partir de 1892, la compagnie Standard Oil de Rockefeller avait assuré le monopole de l'importation pétrolière en France.

À la guerre de Sécession, le cheval n'avait pas encore cédé sa place aux véhicules militaires motorisés, dont l'intervention dans les grands conflits débuta dans la première grande guerre. On se rappelle le rôle des taxis de la Marne, qui étaient les taxis de Paris réquisitionnés par le général Gallieni le 26 août 1914 pour assurer la défense de Paris menacé. (5) J'ai entendu dire que les autobus de Paris, ceux de la STCRP, furent réquisitionnés plus tard dans la même guerre, à l'occasion de la bataille de Verdun, et qu'on les a appelés depuis lors «les taxis de Verdun». Le rôle de la motorisation dans une guerre devait culminer dans la guerre de 1991 contre l'Irak. Il va sans dire que les opérations militaires de cette guerre ont consommé une quantité considérable de pétrole, dont personne ne semble avoir signalé l'importance. L'armada américaine qui a mis le siège en face d'Haïti le 15 septembre 1994, à la suite d'un blocus qui a privé Haïti entre autres choses, de pétrole, a son vaisseau pétrolier, présence discrète, indispensable.(48)

Les plus belles mécaniques du monde sont réduites à l'impuissance si l'approvisionnement en carburant leur fait défaut, qu'il s'agisse d'avions supersoniques ou de jeeps militaires. Les véhicules civils sont tout autant à la merci d'une panne, d'un sabotage, d'une grève, d'un oubli. Vous est-il arrivé d'avoir la panne sèche, à seulement 500 m de la station-service la plus proche?

1ère conclusion. Vie et aventure.

On a parlé de l'aventure de la vie sur la planète, qui aurait commencé il y a 3 ou 4 milliards d'années, aux premiers étages du primaire ou paléozoïque. L'apparition de l'être humain fut aussi une aventure, remontant aux débuts du pléistocène. On a célébré naguère le 500^{ème} anniversaire de l'aventure de Christophe Colomb découvrant un autre monde, maintenant chargé d'une vie extraordinaire. Tantôt le 2000^{ème} anniversaire du christianisme mis en branle par l'aventure de l'incarnation du Christ aux paroles de l'annonce faite à Marie. À ce 2000^{ème} anniversaire, le Québec veut participer tout spécialement.(49) Un peu plus tard, ce sera le 500^{ème} anniversaire de l'aventurier Jacques Cartier qui préparait la place, en 1534, pour une Francophonie d'Amérique.

Chacune de nos vies est une aventure, et un adage latin assure que la fortune sourit aux audacieux (*Audentes fortuna juvat*), et que qui ne risque rien n'a rien. Rockefeller, sur les débris laissés par Drake, qui fit un échec pour lui-même de sa propre aventure, a tenté sa chance et a fait une réussite formidable avec sa Standard Oil. Dome Petroleum a manqué sa chance mais des compagnies albertaines ont eu des succès immenses. Érasme fit l'éloge de la folie. Quelle leçon tirer de ces aventures diverses, sinon que chacun a une vie pour tenter de réaliser ses rêves?

C'est curieux, ce patronyme de Rockefeller dont l'étymologie exprime qu'il faudra casser le roc!

Laissons parler un pétrolier, Perrodon, qui a travaillé pour Elf-Aquitaine.(50)

L'exploration est affaire de persévérance autant que de technique et de méthode. Le succès arrive rarement aux tous premiers sondages. On oublie trop souvent que la première découverte en Arabie, *Damman* n'a été réalisée qu'après 8 puits secs sur la même structure, *Leduc* au Canada après plus de 133 puits d'exploration négatifs par Imperial, *Messaoud* après 20 puits secs, la Sibérie Occidentale après 7 années de recherches décevantes, *Ekofisk*, la première découverte commerciale en Mer du Nord, après l'exécution de 200 puits secs ou à gaz, *Hibernia*, sur la côte est du Canada, après une centaine de forages secs, *Pineview*, dans «l'overthrust belt» des Rocheuses après plus de 500 puits secs exécutés sur une zone de 1 200 km², *Chaunoy*, la plus importante découverte du bassin de Paris, après plus de 500 puits, dont 13 secs sur un permis de 1 700 km².

Au cours de l'exploration d'un bassin, il faut savoir persévérer suffisamment longtemps...

2ème conclusion. Pétrole et langue française.

Nous cherchons à mettre en évidence, dans ce numéro, les relations entre guerre et langue française. Le livre de Maubeuge nous donne des indications sur les relations entre guerre et pétrole d'une part, et entre pétrole et langue française d'autre part.

Le pétrole est signe de puissance pour un pays qui en contrôle la source et l'approvisionnement, et cette puissance contribue à affirmer l'importance de la langue de ce pays. La France et les autres pays francophones possèdent-ils des intérêts pétroliers dans le monde? Le

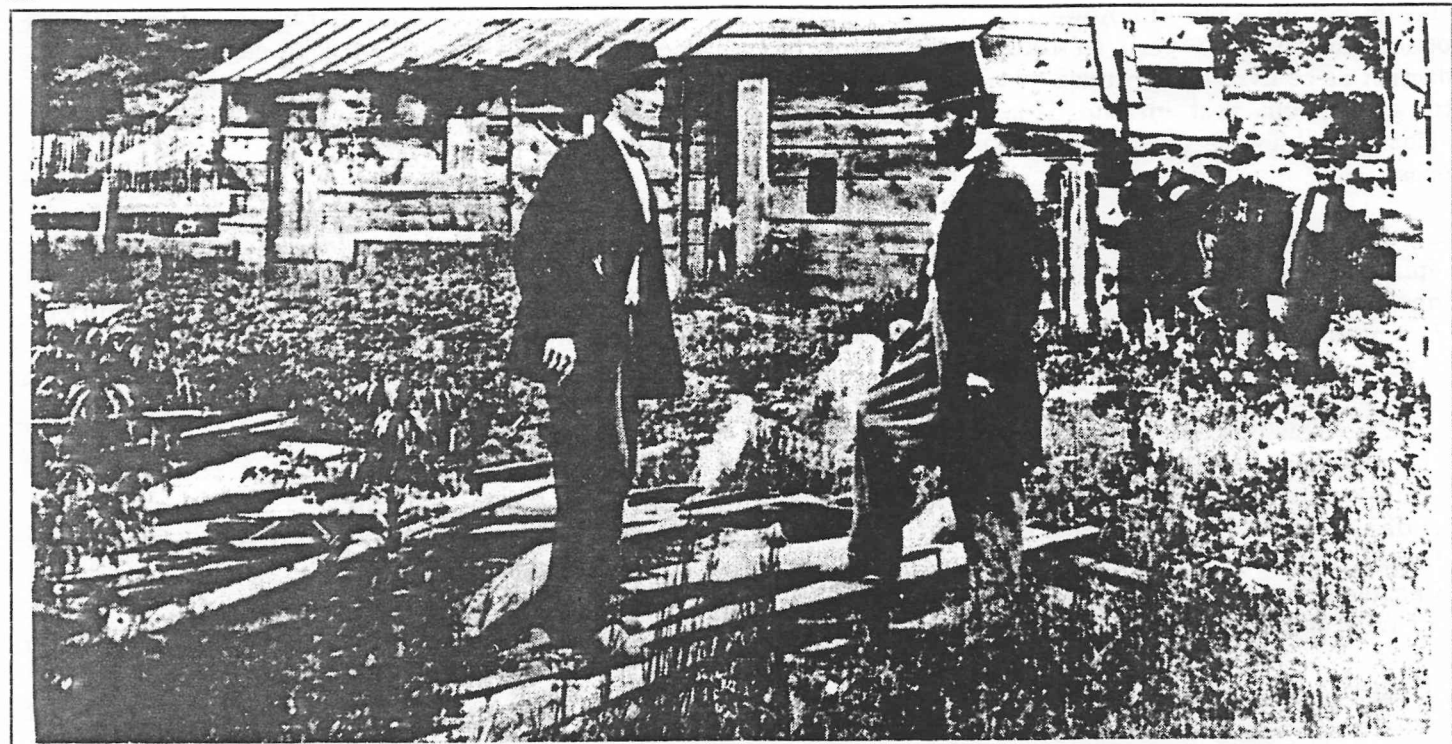


Fig. 7. Edwin Laurentine Drake, coiffé de son haut-de-forme huit reflets, en 1859 devant le puits qu'il avait foré, et qui marqua le début de la Bataille du pétrole qui dure encore de nos jours. Sources : (1, 33, 35)

livre de Maubeuge répond partiellement à cette question - pour ce qui concerne la France, par les nombreuses cartes d'une section intitulée «Les intérêts pétroliers français dans le monde». Ces cartes montrent les domaines où interviennent des sociétés à capitaux français, et il s'en trouve sur tous les continents.

Quant au lien entre le pétrole et la guerre, voici un extrait tiré d'une légende accompagnant une carte montrant les gisements du Moyen-Orient, où il évoque la guerre Irak - Iran.

La carte géographique prouve un enclavement réel de l'Irak, ce qui est un fait. Le port de Fao ne peut recevoir des pétroliers de plus de 26 000 tonnes; de plus, il ne peut répondre aux besoins car il y a un maximum de trafic sur le Chatt al-Arab, que les super-pétroliers ne peuvent remonter. Dans ses récriminations, l'Irak, avec des frontières créées de toutes pièces par les États européens depuis un demi-siècle, il faut l'admettre, a quelque motifs à prétendre qu'on l'a lésé. On s'explique que cet État voulait s'assurer, au prix de la guerre que l'on sait, des débouchés maritimes aux détriments du territoire iranien, tout aussi arbitrairement délimité par les ex-puissances coloniales!

Les frontières des pays du Moyen-Orient ont été établies par les grandes puissances de façon artificielle, sur la base de leur richesse pétrolière, des alliances et des oppositions jugées opportunes, et le livre de Maubeuge contient des renseignements à ce sujet. À une époque où le Royaume-Uni entretenait encore des idées de domination mondiale, un conflit passa près de s'enflammer entre ce royaume et les États-Unis. Voici ce que raconte Maubeuge.

Qui se souvient que en 1920, à peine après la fin de la Première Guerre mondiale, Grande-Bretagne et USA, ex alliés co-vainqueurs de l'Allemagne étaient à moins d'un cheveu, réellement, de se déclarer la guerre pour des questions de pétrole? En 1991, à leur silencieuse fureur ces anciens maîtres du Monde continuent de se voir évincer méthodiquement du Golfe, les USA profitant du contexte pour installer une énorme base militaire à Bahrein où Albion a fait longtemps la loi.

Loi d'Albion ou loi des USA, quelle différence cela peut-il bien nous faire? L'une et l'autre pratiquent l'union sacrée et fraternelle s'il s'agit de promouvoir la loi de la langue anglaise! «English says it everywhere», disent-ils, et tout le monde les comprend, ou fait mine de les comprendre!

»»»

La guerre du Golfe (du Koweït) se trouve à peine évoquée dans ce livre, paru en 1991. Évidemment, la rédaction de ce livre fut terminée avant l'occurrence de cette guerre, qui s'est inscrite dans le calendrier de janvier et de février 1991. Voici deux extraits à ce propos.

... Suite écrite avec du sang passant par divers épisodes dont nous ne retiendrons que le massacre des Kurdes, les guerres et révolutions au Moyen-Orient; la guerre récente Iran-Irak, la «guerre» toute fraîche USA-Alliés contre l'Irak... (P. 61).

Elle (l'histoire de l'industrie mondiale et des sciences appliquées) posait les bases et éclaira la situation dramatique devenue mondiale en 1990 avec l'affaire Irak-Koweït et les États artificiels du Moyen-Orient, pure création des intérêts pétroliers. Constamment l'incendie se rallume et ne s'éteindra qu'avec l'épuisement des gisements.

Épilogue

La préparation de ces commentaires autour du livre de Maubeuge m'a captivé pendant plusieurs semaines, et j'essaie de comprendre pourquoi je m'y suis attaché avec tant de persistance, indépendamment de la sympathie que j'éprouve envers un Français engagé qui a consacré sa vie et ses ressources à mettre en pratique ses convictions et ses connaissances.

D'abord, ce fut pour moi une révélation d'ordre scientifique en même temps que sentimental : la vérité du sol, seule assurance stable de tout être humain, support de la vie par en dessus comme par en dessous, vérité cosmique en même temps que vitale.

Et ensuite, je me suis persuadé de cette autre vérité, que l'humanité est engagée bon gré mal gré, dans une aventure où les groupes politiques s'affrontent sur la base de la force, de l'organisation et de l'économie. Les ressources énergétiques, qui sont principalement le pétrole et l'atome, sont des éléments primordiaux de cette aventure.

Et deux questions se posent. L'une est plutôt philosophique : pourquoi vivre, à quelles fins employer des ressources telles que le pétrole? L'autre est davantage politique : nous, de la Francophonie, de France, du Québec, quelles ressources avons-nous pour affirmer nos volontés de vivre à notre manière, en tenant compte du contexte de la géopolitique mondiale, sur nos territoires respectifs ou sous notre contrôle?

Le sujet est vaste et me paraît inépuisable. Aussi j'arrête ici cette rédaction et vous engage à lire vous aussi ce livre extraordinaire de Pierre-Louis Maubeuge.

Références

1. Pierre-Louis Maubeuge 1991,
L'aventure du pétrole lorrain. Ces étonnants fous de l'or noir avec une étrange obsession,
215 pages + photos et cartes hors-texte, Éditions Pierron, Sarreguemines
2. Pierre-Louis Maubeuge 1994,
communications verbales
3. Jacques Legrand et al. 1987,
Chronique de la France et des Français,
Larousse
4. Larousse 1905 ca,
Nouveau Larousse illustré,
7 vols (Mele-Po)
5. Quillet-Grolier 1972, 1986,
Dictionnaire encyclopédique Quillet-Grolier.
16 vols
6. Marie-Victorin 1938, 1976,
Flore Laurentienne,
Presses de l'Univ. de Montréal
7. Lionel Groulx 1935 ca, 1976,
Histoire du Canada français,
Action française, 2 tomes. Fides.
8. Maurice Barrès 1909, 1923
Colette Baudoche,
«Les bastions de l'Est», Plon 1923
Aussi dans «Les Bastions de l'Est» : *Au service de l'Allemagne, Le génie du Rhin*
9. Maurice Barrès 1913, 1923,
La Colline inspirée,
Plon. «Le roman de l'Énergie nationale» contient *Les Déracinés, L'Appel au Soldat et Leurs Figures*. «L'horizon qui cerne cette plaine, c'est celui qui cerne toute vie; il donne une place d'honneur à notre soif d'infini, en même temps qu'il nous rappelle nos limites». P. 10.
10. Jean Houpert 1984,
communication verbale,
Professeur à la retraite de l'Université de Montréal, ancien doyen de la Faculté des lettres de cette université, Jean Houpert a assisté au dévoilement du monument Barrès sur la colline

»»»

inspirée, acropole religieuse de la Lorraine. Il faisait partie d'un détachement militaire qui était présent alors. Il faisait son service militaire à cette époque. C'était en 1921.

11. Charles Péguy 1910,
Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,
(PUF)
12. La Presse 1994,
Une autre fuite à Longueuil,
12 septembre, A1. ... nettoyage des berges du Saint-Laurent, à la hauteur de Longueuil, à la suite du déversement de plusieurs centaines de gallons de fuel lourd, en provenance des installations de la Pratt et Whitney.
13. Jean-Marc Carpentier 1989,
L'énergie en héritage. Le pétrole et le gaz,
Méridien Soquip
14. Louis de Kinder et Pierre Demers 1994,
Le pétrole en Nouvelle-France et au Québec,
Science et Francophonie N° 47, 26-29
15. Paul Claudel 1893, 1951
L'Échange,
Théâtre, Mercure de France
16. Jean Giraudoux 1945, 1964,
La Folle de Chaillot,
Théâtre, IV, Grasset
Drame. Jean Giraudoux vécut de 1882 à 1944. Cette pièce fut créée avec mise en scène par Christian Bérard à l'Athénée avec Louis Jouvet et Marguerite Moreno le 19 décembre 1945. Elle fut jouée au TNM à Montréal et présentée sous forme de film à la télévision montréalaise vers 1990. En voici un extrait.
Le Prospecteur. Partout dans ces quartiers où je discerne l'effluve du bitume, du fer, du platine, une effluve plus forte monte des générations mortes, des passionnés vivants, et dissipe l'autre ou la brouille. Partout l'aventure humaine s'amuse à m'y égarer aux dépens de l'aventure minérale... Ici même...
Le Baron. Ici même? Dans Chaillot?
Le Prospecteur. Vous fréquentez les cafés de Chaillot, Baron?
Le Baron. Depuis trente ans, non sans assiduité.
Le Prospecteur. Vous y avez goûté l'eau?
Le Baron. J'ai remis cette expérience.
Le Prospecteur. Le prospecteur est le dégustateur de l'eau. L'eau reste la grande dénonciatrice des secrets de la terre, et la plus belle source n'est que la trahison de ses entrailles. Or hier, à cette table même, j'ai frémi d'espoir à la première gorgée de l'eau de ma carafe. J'ai bu un second verre, un troisième, un cinquième. Je ne me trompais pas! Mes papilles se dilataient sous le goût qui est la suprême caresse du prospecteur, le goût du pétrole.
Le Coulissier. Du pétrole dans Chaillot!
Le Président. Seigneur! Une carafe et trois verres, garçon, et vite! Ce sera ma tournée, Baron. Nous allons boire à l'Union bancaire!
17. Georges-Benjamin Clémenceau 1930,
Grandeurs et misères d'une victoire,
Il vécut de 1841 à 1929 et fut premier ministre durant la première Grande Guerre
18. M. Molinié 1919,
Les gisements de pétrole dans la Basse-Alsace,
Larousse Mensuel Illustré, N° 154, 17, 776-9
19. Pierre Vincent 1981,
Dome achète Davie : 38,6 millions,
La Presse, 13 juin, A6
20. Russ Blinder 1981,
Le programme de forage de Dome dans la mer de Beaufort est bien engagé : 200 millions de dollars,
La Presse 27 juillet, B1
21. Francis Osborne 1983,
Il faudrait s'inquiéter du coût des travaux en mer de Beaufort; Ottawa en finance 75 %,
La Presse, 5 mars, B1
22. Jacques Parizeau 1987,
Le gâchis de Dome Petroleum,
Le Devoir, 22 avril, 5
23. Le Devoir 1987.
(Dome) Celui-ci, en réelles difficultés financières, doit actuellement 5,1 milliards de dollars à ses créanciers,
14 avril, 5
24. Le Soleil 1981,
Projet Alsands. Alsands poursuit ses travaux : projet de 13 milliards,
23 juillet, B6
25. Le Soleil 1981,
Dome convoite Hudson's Bay Oil,
15 août, B5
26. Québec Science 1987,
Une mer de pétrole,
vol. 26, décembre, p. 22

- Prudhoe Bay, Amagauligak en Mer de Beaufort. La plate-forme fut fabriquée au Japon, des navires japonais transportèrent le pétrole au Japon.
27. Jacques Legrand et al 1990
Chronicle of Canada,
Jacques Legrand SA int'l publishing Paris,
Chronicle Publishing Montréal
 28. Gérard Bérubé 1994,
Dépassement de 1 milliard. Le fédéral peut être appelé à injecter 85 millions \$ additionnels et ajouter 175 millions aux garanties de prêts,
Le Devoir, 22 avril, B5
 29. Maurice Jannard 1994
Le projet Hibernia coûtera 1 milliard de plus que prévu,
La Presse, 22 avril, C1
 30. Charles Picher 1994,
(Hyundai) La multinationale sud-coréenne possède aussi des chantiers maritimes. La folie d'Hibernia,
La Presse, 23 avril, C3
 31. Marc Saint-Pierre 1994,
Hyundai a obtenu un contrat de 150 millions \$ pour Hibernia,
Le Soleil, 22 avril, A4
 32. Michel Van de Walle 1994,
Hibernia : 25 % de plus,
J. de Montréal, 22 avril, 22
 33. Bernard Tissot 1988,
Origine du pétrole et réduction du risque en exploration pétrolière,
La vie des sciences C. R. Acad. sc. Paris, 5, 2, 73-98
 34. Paul Rémillard 1994.
Communication verbale,
Conception du forage sous-marin pour Hibernia : la Cie Doris de France et SNC sont impliquées.
 35. Daniel Yergin 1970, 1990,
Pétrole, richesse et pouvoir (The Prize. The epic Quest for oil, money and power),
Simon and Schuster
 36. Daniel Berthelot 1888,
L'éclairage,
La Grande Encyclopédie
 37. Calvin Coolidge in Philip Smith 1978,
Chercheurs de trésors. Les bâtisseurs de Home Oil (The treasure seekers. The men who built Home Oil),
MacMillan. P. 21. En 1924, Calvin Coolidge, président des États-Unis, crée un organisme de conservation des ressources pétrolières domestiques. Malgré des milliers de forages annuellement, les réserves ne suffisent que pour deux ans. Il faut penser aux besoins de la Défense nationale. L'organisme, en 1930, conclut à des réserves valables pour six ans et suggère que les Américains élargissent leurs investissements afin de prendre le contrôle de champs pétrolifères à l'étranger.
 38. Collier's Encyclopedia 1992,
George Bush est né en 1924. Fin de la trentaine, il était un millionnaire texan. Il a été directeur de la CIA. Le 16 janvier 1991, il ordonna le bombardement de l'Irak.
 39. World Book 1992,
World Book, Simon & Schuster. Guerre du Golfe ou du Koweït (contre l'Irak). Les hostilités durèrent du 16 janvier au 26 février 1991. On estime les pertes à 110 000 soldats irakiens tués et quelques dizaines de milliers de civils irakiens tués au cours de cette période.
 40. Webster's New 20th Century Dictionary of the English Language 1980 ca
 41. Oxford English dictionary 1989
 42. Chambers English Dictionary 1988
 43. Jean-Paul Vinay 1994,
Communication verbale
 44. M. J. Kerney et Charles H. McCarthy 1882, 1909,
Précis d'histoire ancienne et moderne (Compendium of History, Ancient and modern),
John Murphy
P. 463. (The year 1620 was rendered memorable by the introduction of negro slavery into America. A Dutch vessel sailed up the James River, having on board twenty negroes, who were sold as slaves to the planters of Virginia. And thus began a shameful institution, which it took nearly two and a half centuries and a terrible civil war to abolish).
L'année 1620 fut une année historique : cette année-là, on introduisit l'esclavage des Noirs en Amérique. Un vaisseau hollandais remonta la Rivière James ayant à son bord 20 Noirs qui furent vendus comme esclaves aux planteurs de

Virginie. Ainsi commença cette institution honteuse dont l'abolition demanda près de deux siècles et demi et l'intervention d'une guerre sanguinaire. N. B.. La Rivière James se jette dans la Baie de Chesapeake. Elle baigne Jamestown, site du premier établissement permanent des Anglais en Amérique du Nord en 1608.

45. Étienne Dalemont 1980

L'industrie du pétrole,

PUF. La Grande Guerre (1914-18) fut gagnée sous «la poussée d'un flot de pétrole».

46. Larousse Mensuel illustré 1914-1919,

passim. Les volumes III à VI renferment de précieux comptes rendus mensuels de la première Grande Guerre 1914-1918, lesquels ne signalent pas spécialement le rôle de l'approvisionnement en pétrole. Les illustrations démontrent le rôle important de la traction hippomobile. Cependant voyez (47).

47. C. Meillac 1920,

Pétroles et essences pendant la guerre et depuis l'armistice,

Lar. M. illustré, V, N° 160, 159-160

(Les Allemands) ne pouvaient fournir pétroles et essences qu'à 12 000 camions, alors que notre haut commandement disposait, dans la dernière année, de 170 000 camions!

La Grande Guerre a été la guerre du pétrole : l'un des éléments de notre succès a été, en effet, constitué par les tracteurs et camions automobiles ...dès le début, les simples taxis ont contribué, par l'heureuse initiative du général Gallieni, à la victoire de la Marne.

On se rend compte, à la fin de 1917, de la gravité de la situation; et, sur l'initiative de Henry Bérenger, Clémenceau envoie, le 15 décembre, au président Wilson un télégramme faisant ressortir que, dans l'état actuel de la guerre, «une goutte d'essence est aussi précieuse qu'une goutte de sang». Cet appel est entendu et, bientôt, les grands bateaux-citernes d'Amérique touchent les ports du Havre et de Bordeaux. 250 tels bateaux font la navette entre les États-Unis et la France.

48. AFP 1994,

Le Goliath américain aux portes d'Haïti,

Le Devoir 16 septembre, A1. 20 000 hommes, deux porte-avions, 20 navires de guerre. C'est la doctrine militaire dite du «tout ou rien». Pour la guerre du Golfe, 427 000 Américains ont été envoyés, et 293 sont morts.

49. Michel Girard 1994,

Le party de Bienvenue 2000 : gros risques,
La Presse, 28 septembre, E3

50. Marcel Perrodon 1985,

Histoire des grandes découvertes pétrolières,
Elf-Aquitaine

Affichage libre

Science et Francophonie vous signale...

Lisez ...

L'aventure du pétrole lorrain

**Ces étonnants fous
de l'or noir avec
une étrange
obsession**

Pierre-Louis Maubeuge

**Éditions Pierron
1991, Sarreguemines**

... un livre passionnant

Vous pouvez commander ce livre à PUM, 1200, rue Latour, Saint-Laurent H4L 4S4 (Québec)

40 \$ Canada par chèque payable au pair à Montréal, frais de port payés.

On accepte les commandes par fax :

(514) 334 8952

Appuie ton espoir sur la Nature immuable.
Wordsworth tel que traduit par Gabrielle
Cloutier, vendredi 9 septembre 1994.

Autour da livre de Pierre-Louis Maubeuge 2 Pétrole et Étages géologiques

Pierre Demers

Ères, périodes, étages, groupes

Sans prétendre rivaliser avec les vulgarisateurs, nous présentons des tableaux des formations géologiques. Nous le faisons pour deux raisons. Ils renferment un vocabulaire intéressant, pittoresque comme la géographie dont il est issu, évocateur des lieux où existent des affleurements, parfois en France (Toarcien de Thouars), le plus souvent en Angleterre (Cambrien de Cambridge). Le vocabulaire traditionnel de la géologie ne suffit pas à décrire le Québec, aussi est-il augmenté, dans nos tableaux, des désignations proposées dans certains travaux faits au Québec. Ce vocabulaire géologique pourrait se mettre en parallèle avec celui, beaucoup plus considérable, de la classification biologique. Ainsi, on remarquera l'uniformité des désinences, régulièrement en *-ien* dans les noms des étages géologiques, aussi bien que dans les noms des familles du règne végétal, où elles sont régulièrement en *-acées* : rosacées, éricacées etc. Cela du point de vue de la langue française.

Mais, dans ces tableaux, il y a surtout un point de vue pratique et commode, qui débouche sur un aspect qui nous occupe. Il est important de s'y reconnaître dans les descriptions d'exploration et d'exploitation minière et pétrolière. Ces activités, en plus de posséder un intérêt financier pour tout le monde, ne sont nullement indifférentes au progrès des sciences appliquées et à leur progrès en français. On pourra se référer aux présents tableaux en lisant des ouvrages comme celui de *Pierre-Louis Maubeuge* sur le pétrole lorrain et en lisant notre article sur le pétrole en Nouvelle-France et au Québec.

Le pétrole provient de la transformation des matières carbonées d'origine végétale et animale. Les premières étapes de cette transformation sont visibles autour de nous, sous l'action de facteurs biologiques des deux règnes, microbes et êtres pluricellulaires. Elles conduisent à la formation du necton dans les sédiments au fond des océans, de l'humus et de la tourbe dans la nature sauvage, du terreau et du compost par l'intervention humaine. Ces étapes, très courtes par rapport à la durée des périodes et des étages géologiques, se placent dans

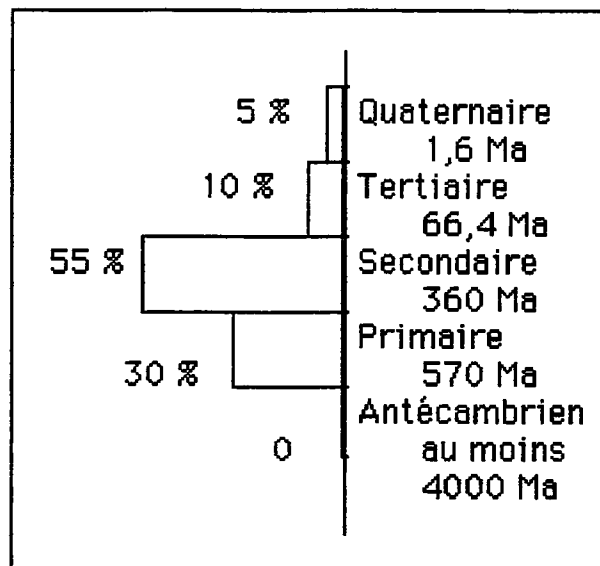


Fig. 1. Les réserves mondiales de pétrole dans les terrains des diverses ères géologiques.(1) L'époque zéro ou l'aujourd'hui des géologues est, par convention, l'an 1950 de l'ère chrétienne. 1950 AD est le zéro AA, le zéro AD est 1950 AA.(2, 3)

l'ère quaternaire d'aujourd'hui, dans l'Éocène. Une transformation plus avancée des sédiments avec élimination de l'oxygène, sous l'influence de pressions et de températures élevées, a donné la lignite, le charbon, le bitume, le goudron, le pétrole et le gaz naturel. Aussi les réserves mondiales de pétrole se situent-elles principalement dans les étages anciens : en premier lieu dans ceux du secondaire, puis, dans l'ordre des abondances décroissantes, dans ceux du primaire, du tertiaire et du quaternaire.

France et Québec

La France renferme des terrains de toutes les ères. On y reconnaît le Bassin de Paris, le Bassin de l'Aquitaine et le Bassin du Rhône et de la Saône, qui furent des lieux d'effondrement et de sédimentations. La plus grande partie du Québec est occupée par le Bouclier laurentien appelé encore Bouclier précambrien ou antécambrien, qui se continue tout autour la Mer d'Hudson et qui se prolonge au Groënland. À cause des glaciations du Quaternaire, il est totalement dépourvu de sédimentations anciennes, au contraire du Bassin Laurentien, bassin sédimentaire situé au sud du Bouclier et sillonné par le fleuve Saint-Laurent. Le Québec au sud du Saint-Laurent fait l'objet d'une fort belle carte géotouristique émise par le Québec, où le vocabulaire des Tableaux 1 et 2 est abondamment utilisé. On y voit identifiés des terrains du Primaire, allant du Carbonifère au Précambrien. Cette carte est fondée sur les travaux de Landry et Mercier.(3, 4)

Tableau 1. Les étages géologiques*Adapté des références ci-dessous*

Ères	Périodes et sous-périodes		Étages Sous-étages	Groupes	Phases orogéniques
Quaternaire ou Anthropozoïque Cénozoïque	Holocène		Versilien		
	Pléistocène	Glaciaires, <i>Interglaci-</i> <i>aires :</i> Wisconsin <i>Sangamo-</i> <i>nien</i> Illinoien <i>Yarmou-</i> <i>thien</i> Kansanien <i>Aftonien</i> Nebraskien	Flandrien Tyrrhénien Villefranchien		
1,6 à 4 MAnnées					
Tertiaire ou Cénozoïque	Néogène	Pliocène	Calabrien Astien Plaisancien		
		Miocène	Pontien = Sahélien Tortonien Helvétien Burdigalien Aquitanién		
	Paléogène ou Nummulitique	Oligocène	Stampien Sannoisien		
		Éocène	Bartonien, Ludien, Marinésien, Auversien Lutétien Yprésien, Cuisien, Sparnacien Thanétien Montien		
50 à 66,4 MAnnées					<i>Plissements alpins</i>
Secondaire ou Mésozoïque	Crétacé	Crétacé Supérieur	Danien Maëstrichtien Senonien, Campanien, Santonien, Cognacien Turonien Cénomanién		
		Crétacé Inférieur	Albien Aptien Barrémien Hauterivien Valenginien Berriasien		
	Jurassique	Jurassique Supérieur ou Malm	Portlandien Kimmeridgien Séquanien Oxfordien Callovien		

»»»

Tableau 1. Les étages géologiques (suite)

Ères	Périodes et sous-périodes		Étages Sous-étages	Groupes	Phases orogéniques
Secondaire ou Mésozoïque (suite)	Jurassique (suite)	Jurassique Moyen ou Dogger	Bathonien = Bajocien		
		Jurassique Inférieur ou Lias	Aalénien Toarcien Pliensbrachien, Domérien, Carixien = Charmotien Lotharingien Sinémurien Hettangien Rhétien		
	Trias		Keuper = Marnes irisées Muschelkalk, Ladinien, Virgloren Buntsandstein = Werfénien = Grès bigarrés		
200 à 245 MAnnées					
Primaire ou Paléozoïque	Permien		Thuringien Saxonien = Koungourien		
	Carbonifère	Pennsylvanien Mississippien	Autunien Stéphanien = Ouralien = Missourien Westphalien Dinantien = Culm = Mississippien, Viseen, Tournaisien		<i>Plissements hercyniens</i>
	Dévonien	Dévonien Supérieur	Famennien Frasnien		
		Dévonien Moyen	Givétien Miguashien Eifélien		
		Dévonien Inférieur	Coblentzien Gélinnien	Fortin, York River, York Lake	<i>Plissements calédoniens</i>
	Silurien		Downtonien Ludlovien Wenlockien Valentien	Chaleurs, Glenbrooke Matapédia	
	Ordovicien		Achgillien Caradocien Llandeiliien Skiddavien = Arenig Trémadocien	Ascot, Beekmantown, Black River, Cabano, Chazy, Honorat, Lorraine, Magog, Mayer, Mictaw Portland, Queenston, Richmond, Sainte-Rosalie, Standbridge, Trenton, Utica	
	Cambrien		Potsdamien Acadien Géorgien	Caldwell, Île d'Orléans Oak Hill, Philipsburg, Potsdam, Rosaire, Saint-Roch, Shefford, Sillery, Trinité, Trois-Pistoles	
550 à 570 MAnnées					

»»»

Tableau 1. Les étages géologiques (suite et fin)

Ères	Périodes et sous-périodes		Étages Sous-étages	Groupes	Phases orogéniques
Antécambrien	Infracambrien				
	Précambrien			Maquereau, Shickshock	
Plus de 2300 MAnnées	Algonkien				
	Archéen				

Tableau 2. Les étages géologiques, complément (3, 4)

Ères	Sous-ères et périodes		Étages Sous-étages	Groupes	Phases orogéniques
570 MAnnées					
Précambrien	Protérozoïque, se divise en : Néoprot. Mésoprot. Paléoprot.	Hadrymien Hélikien Aphébien Archéen		Maquereau, Shickshock	
Au moins 3200 MAnnées.					
4000 MAnnées	Archéen				

Références

1. Quillet 1972, 1986,
Dictionnaire encyclopédique Quillet-Grolier,
2. Camille Laverdière 1994,
Communication verbale
3. Québec, Énergie et Ressources 1989 ca,
*Carte géotouristique. Géologie du Sud du Québec, du
Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie,*
Les publications du Québec. Fait référence à (3)
4. Bruno Landry et M. Mercier 1983, 1992,
Notions de géologie avec exemples du Québec,
Modulo
5. André Cailleux 1972
La Géologie,
PUF N° 525
6. Bruno Dubuc 1994,
Miguasha. Une préhistoire salée,
Québec Science, octobre, 10. Le site fossilifère de
Miguasha, en Gaspésie, était, il y a 370 millions
d'années, un estuaire. On a trouvé des traces de
marées dans la roche. Ce sont des varves ou
tidalites, encodages des marées quotidiennes.

Autour du livre de Pierre-Louis Maubeuge 3 Pétrole en Nouvelle-France et au Québec

Louis de Kinder et Pierre Demers

Montcalm découvreur du pétrole nord-américain?

Céloron de Blainville et la Rivière de l'Huile.

**Jacques Cartier et les modernes à Gaspé
et ailleurs au Québec.**

Résumé. Une gravure et un texte du livre de Pierre-Louis Maubeuge dans *Le Pétrole lorrain* posent un intéressant problème d'histoire et de priorité scientifique. Pour le résoudre, nous sommes conduits à présenter ici une digression situant l'histoire du pétrole en Nouvelle-France, 1534-1749-1763. Il ressort que les Français furent les premiers à connaître les ressources pétrolières de l'Amérique du Nord, qui existaient sur le territoire de la Nouvelle-France; et qu'ils prirent possession du territoire où elles se trouvaient. Nous étendons notre exposé aux ressources dans le Québec contemporain.

Montcalm, découvreur du pétrole américain?

Dans un article de *Science et Francophonie*, on a reproduit en figure 1 une illustration du livre sur le pétrole lorrain de Pierre-Louis Maubeuge, montrant une fête nocturne que les Indiens Sénécas font aux soldats français des comptoirs «aux Amériques» en faisant brûler le pétrole flottant à la surface de la Rivière de l'Huile. (1, 2) Faite de traits hachurés révélant par là l'époque de sa réalisation, elle se trouvait dans une revue à grand tirage de France du XIX^e siècle, comparable au *Match* d'aujourd'hui, vers 1871 : probablement *Le Monde illustré*, hebdomadaire fondé en 1857. (3, 4) Cette gravure nous intrigue. Il est permis de croire qu'elle accompagnait, dans cette revue, un récit historique sur les comptoirs français en Amérique du Nord au siècle précédent, soit au XVIII^e siècle. Il exista, vers la fin du XIX^e siècle, un bon nombre de périodiques de format tabloïde abondamment illustrés d'information générale. On trouve ainsi *Le Monde chrétien illustré* à Paris, *Illustrated Weekly* à Londres, *Canadian illustrated Weekly* au Canada, *Le Monde Illustré* et *L'Écho du cabinet de lecture paroissial* à

Montréal etc. Voici la légende de la figure publiée par Maubeuge en 1991.

«Comment il y a 120 ans, pour un bon siècle avant eux, les journalistes d'époque reconstituaient une scène nocturne au bord de la rivière de l'huile. Les Indiens Sénécas donnent une fête aux soldats français des comptoirs «aux Amériques»».

Selon Maubeuge, l'épisode serait authentique. Les journalistes d'époque étaient ceux de 1871; «pour un bon siècle» nous ramène avant 1771 et même avant 1759, année du départ des soldats français de la région. Quels en furent exactement l'époque et les participants? Cela reste à établir. En attendant de repérer et de consulter les documents originaux, nous livrons ce que nous avons trouvé.

Voici les indications contenues dans le livre de Maubeuge. Depuis fort longtemps, avant même les Indiens Peaux-Rouges, les autochtones du bassin de l'Ohio tiraient parti du pétrole sourdant de la terre pour des fins médicinales. Ils ont laissé des tranchées qui en favorisaient la venue. Cette pratique en Amérique s'accorde avec celle de plusieurs peuples qui, ailleurs, depuis l'Antiquité, ont attribué au pétrole des vertus thérapeutiques, agissant sur la goutte, le rhumatisme et autres maux. Ainsi, en France, l'archevêque de Béziers vendait le pétrole de Gabian comme remède sous le nom de *catholicum*.

L'opinion publique vis-à-vis du pétrole a donc évolué considérablement, puisque de nos jours, de prime abord, elle est prête à y reconnaître un contaminant de l'environnement plutôt qu'un bienfait thérapeutique. Elle condamne sévèrement les auteurs d'incendies de pétrole répandant des fumées dans la nature ou de déversements de pétrole, que ce soit dans le Golfe d'Aden ou en Alaska, qu'il s'agisse de Saddam Hussein ou d'Exxon.

Mais l'attitude contemporaine est paradoxale. Car cette matière jugée contaminant horrible est néanmoins l'objet de profits industriels auxquels les actionnaires participent, et d'une consommation frénétique, par les particuliers autant que par les gouvernements. (On pourrait tenter un parallèle avec les langues d'Ésope). Les gouvernements, pharisaïques en cela, en tirent bénéfice puisqu'ils acceptent et imposent lourdement cette matière, l'accusant de porter de graves atteintes à l'environnement. Les tueurs à gages eux-aussi sont prêts à commettre des crimes moyennant forte rétribution. Une journaliste a suggéré que les taxes sur le pétrole (entendez sur l'essence) soient encore accrues au Québec, très en retard à ce point de vue par rapport à la France, au Danemark, etc. (5)

Des voyageurs français auraient pris des bains de pétrole dans la région de la Rivière de l'Huile. Et voilà un extrait du livre, page 22. (2)

... en 1815, on signale pour la première fois, bien que déjà relaté par un père français accompagnant les premiers colons, des ouvrages curieux. Le pétrole va les expliquer.

La première mention écrite du pétrole en USA revient au marquis de Montcalm depuis Fort Duquesne. Il parle d'une fête religieuse des Indiens Senecas au bord de l'Oil Creek. Le feu allumé sur le liquide suintant du terrain l'ébahit positivement. (6)

Les Senecas ou Sénecas, appelés Tsonnontaouans ou Sonnontouans dans les récits français de l'époque, étaient des Iroquois. L'expérience relatée ci-dessus serait à l'origine de la gravure mise en question.

Maubeuge n'a pas précisé ses sources et cela se comprend, soucieux qu'il était de forer plus que d'écrire. Il faut lui savoir gré d'avoir du moins consigné dans un livre le résultat de ses investigations historiques.

Montcalm ou un autre?

Il y aurait donc lieu de reconnaître Montcalm comme le découvreur du pétrole en Amérique, ayant laissé à ce sujet l'écrit mentionné. Cependant, deux précautions s'imposent.

10. En fait, Montcalm, le héros de Carillon, acteur malheureux des Plaines d'Abraham, arrivé au Canada en 1756 et décédé au Canada en 1759, n'alla jamais plus à l'ouest que Chouaguen, Oswego pour les Anglais, sur la rive sud du Lac Ontario dans l'État de New-York. Il n'alla jamais au Fort Duquesne situé plus au sud et plus à l'ouest. Son écrit relate-t-il l'expérience d'un autre? Le mérite de la découverte doit en ce cas être partagé entre Montcalm, qui l'a rapportée par écrit, et au moins un collaborateur. De toute façon, il y a confirmation mutuelle d'authenticité entre l'expérience relatée par lui et la gravure en question.

20. Nous ne mettons pas en doute l'existence d'un écrit de l'époque, fondement de l'assertion de Maubeuge, cependant, nous avons fouillé les écrits de Montcalm sans y apercevoir, jusqu'ici, le passage mentionné. Même si notre recherche n'est pas exhaustive, nous avons demandé à Maubeuge s'il était sûr que le passage qu'il rapporte est vraiment de Montcalm. D'après sa réponse, il nous paraît possible que le passage qu'il a rapporté de mémoire soit d'un autre écrivain. Lequel? Cela reste à établir.

Nous avons cherché à en savoir davantage sur l'exploration de la région de la Rivière de l'Huile. Cela nous amène à parler de Céloron de Blainville, ou plutôt de l'un des Céloron de Blainville, le plus réputé d'entre eux.

Pierre-Joseph Céloron de Blainville 1693

Carrière militaire

Pierre-Joseph (29 décembre 1693 - 12 avril 1759) était le fils de Jean-Baptiste, dont le père était venu de France où il était de la noblesse de robe. On peut croire que cet ancêtre Céloron venait de l'un des 4 villages appelés Blainville en France : en Calvados, dans la Manche, en Lorraine (Meurthe-et-Moselle) et en Vendée. C'est aussi le nom d'une ville du Québec. Jean-Baptiste fut capitaine dans les troupes de la Marine. Pierre-Joseph fut cadet dans ces troupes en 1707. Voici ce que dit le Dictionnaire biographique à son sujet. (7)

Pierre-Joseph entra aussi dans ce corps militaire en qualité de cadet à l'âge de 13 ans, en 1707. Il reçut une expectative d'enseigne en 1712 et, trois ans plus tard, il recevait le grade d'enseigne à pied.

Il fut promu lieutenant en 1731 et capitaine en 1738.

L'expectative

Incidentement, qu'était donc une expectative? L'expression est rare aujourd'hui. Voilà ce qu'on lit dans l'Histoire générale du Canada de Robert C. Brown, à propos des Compagnies franches de la Marine.

À la fin du régime français, 200 à 300 hommes servent comme officiers dans ces compagnies ou se contentent d'une «expectative», c'est-à-dire que, fils d'officiers en nombre croissant, ils attendent que survienne une vacance. (8, p. 186)

D'après le passage ci-dessus, cela paraît signifier une place sur une liste d'attente. Pour être nommé officier, il suffisait d'attendre. Dans la version anglaise de cette Histoire, le mot «expectative» est en italique, suggérant une expression originalement en français. Il n'apparaît donc pas comme la traduction du mot anglais, «expectations» qui eut la bonne fortune d'être utilisé par Dickens, puis par Churchill qui a repris le même titre pour ses mémoires de guerre : «Great Expectations» (De grandes espérances).

Pour qu'on en fasse état, l'expectative ou la présence d'un nom sur une liste d'attente devait signifier une assurance de promotion ou de nomination automatique à un grade régulier de la force active. Du passage du

»»»

Dictionnaire biographique plus haut, on peut déduire que l'expectative marquait l'appartenance au corps militaire, étant, dans la carrière militaire, une étape intermédiaire entre «cadet» et «enseigne à pied».

Le Petit Robert attribue à expectative le sens d'une attente anxieuse : attente fondée sur des promesses ou des probabilités. Dans la loi sur l'impôt du Québec à l'égard du contribuable entrepreneur privé, on trouve le mot expectative dans la locution que voici : «une expectative raisonnable de profit». L'usage ancien peut aider à comprendre ce que veut dire cette locution lourde de conséquences fiscales.

Les expéditions en Nouvelle-France

Jusqu'au Traité de Paris le 10 février 1763, la Nouvelle-France s'étendait de Gaspé jusqu'au delta du Mississippi dans le Golfe du Mexique. Par ce traité, la France céda à l'Angleterre la rive gauche du Mississippi jusqu'à la chaîne des Alleghany. La Louisiane française existait sur la rive droite du Mississippi, lorsque le 3 mai 1803, Napoléon 1^{er} la vendit aux États-Unis pour 80 millions de francs ou 15 millions de dollars. Ce fut la plus grande transaction immobilière de tous les temps. Le tarif était modeste : 8 cents l'hectare. On ignore quand et de quelle façon l'acheteur régla la note.(9)

Des trafiquants sillonnaient ce vaste espace et traitaient avec les Indiens. Les troupes françaises assuraient la sécurité de cet immense territoire, ou essayaient de le faire. Pendant ce temps, les Anglais des colonies côtières y pénétraient et venaient y chercher, avec le plus grand succès il faut le dire, l'alliance des Indiens. Pour les Canadiens de l'époque, la traite des fourrures par les civils et par les militaires était une ressource importante. Pour ceux qui vivaient dans les villes de l'actuel Québec et qui appartenaient à l'aristocratie, les Compagnies franches de la marine offraient des situations attrayantes.(8)

Les expéditions se succédaient, transportant de lourds chargements : des vivres, des matériaux, des canons et des munitions. C'est ainsi que Pécaudy de Contrecoeur, qui remplaçait LeGardeur, fit construire par Lemercier en avril 1754 le Fort Duquesne, au confluent de l'Ohio et de la Manenguelé. À cet endroit, Dumas gagna la bataille de la Manenguelé. Ce site fait maintenant partie de la ville de Pittsburgh. Un faubourg de Pittsburgh s'appelle Duquesne et là s'élève un établissement de United States Steel Corporation.

Le chemin suivi était principalement déterminé par les cours d'eau et il existait des sentiers terrestres, sinon des routes terrestres, y compris des portages entre voies aquatiques. Pour atteindre l'Ohio, tributaire du

Mississippi, deux voies d'accès furent employées. On se rendait d'abord sur le Lac Érié, lequel se jette par la rivière Niagara et ses chutes dans le Lac Ontario.

Le trajet de Paul Marin de la Margue

Un parcours commode fut utilisé par Paul Marin de la Margue en 1752. Sur les instructions de Duquesne, Paul Marin débarqua avec 1500 hommes à Presqu'Île sur le Lac Érié, où il trouva une rade naturelle remarquable et il y établit le Fort Presqu'Île au prix de grands efforts. Il avait de nombreux agents qui transportaient des vivres et du matériel, plus de cent quatre vingt dix. Il avait instruction de rendre la Rivière au Boeuf navigable. De Presqu'Île, il portagea plusieurs kilomètres en terrain plat pour atteindre la Rivière au Boeuf qu'il descendit ou longea. Une vingtaine de kilomètres en aval, il construisit le Fort Le Boeuf. Puis il atteignit l'Ohio après un parcours d'une centaine de kilomètres, où fut construit plus tard le Fort Machault. Le lieu s'appelle maintenant Franklin. Ce parcours fut suivi par l'expédition de Pécaudy de Contrecoeur en 1754 et par les expéditions suivantes. Marin avait mission de bâtir un chemin terrestre de Presqu'Île à l'Ohio, mais il ne put le faire. Il mourut à la tâche en 1753.(7)

Le trajet de Céloron

Mais auparavant, en 1749, Céloron de Blainville s'était prévalu d'un point de débarquement en deçà de Presqu'Île, sur une plage qui n'a jusqu'à nos jours attiré aucun établissement important. Cela pourrait se comprendre, s'il est vrai que le Lac Érié est, comme le décrit Céloron, un «lac plat», peu profond à cet endroit, garni de nombreux gros cailloux dangereux pour les canots. Il était accompagné de 213 ou de 219 hommes. Un cartographe était du groupe, dans la personne du Jésuite de Bommécamps. Il fit le portage au lac Chataouque, avec beaucoup de peine à cause du terrain accidenté. Descendant la décharge de ce lac, il atteignit la rivière Conouango et descendit son cours pour atteindre l'Ohio. Son chemin sur l'Ohio passait devant l'embouchure de la Rivière de l'Huile, tributaire de l'Ohio. Au delà de ce confluent, il continua sa route sur l'Ohio. Céloron a décrit son trajet dans un long rapport.(10, 11)

La Rivière de l'Huile et son bassin se trouvent encerclés par les itinéraires de Céloron de Blainville et de Marin réunis. Celui de Marin ne passait pas devant l'embouchure de la Rivière de l'Huile. Il touchait l'Ohio au Fort Machault, une dizaine de kilomètres en aval du confluent de la Rivière de l'Huile. Ainsi, les Français avaient revendiqué possession de ce bassin - et de ses ressources, plus d'un siècle avant qu'il ne devienne

d'importance historique comme domaine pétrolier. Des plaques de plomb et des écriteaux de fer-blanc en faisaient foi.

D'ailleurs, Saint-Lusson et Perrault en 1671 ont pris possession du bassin des Grands Lacs y compris le Lac Érié et le Lac Huron, s'étant rendus au Sault-Sainte-Marie, situé à la décharge du Lac Supérieur. De plus, le Canadien Louis Jolliet en 1673 a pris possession du bassin du Mississippi, dont l'Ohio est un tributaire⁹⁹.

Ce n'était pas la première expédition du genre pour Céloron. En 1739-40, il faisait partie de l'expédition commandée par Charles Le Moyne de Longueuil qui se rendit jusqu'en Louisiane, avec une troupe de plus de 500 hommes. Il apparaît que le trajet fut alors le même qu'en 1749 du Lac Érié au lieu du futur Fort Duquesne.⁽¹²⁾

La Rivière de l'Huile, aujourd'hui marquée, entre autres, par Titusville et par Oil City était en Ohio français. Les colonies britanniques s'étendaient le long de la côte de l'Atlantique mais l'intérieur, à l'ouest de la chaîne des Alleghany, était attribué à la France depuis le traité d'Utrecht de 1713. Par entente mutuelle, la colonisation était interdite à l'Ouest des Alleghany.

Voici un extrait du Dictionnaire biographique.⁽⁷⁾ Attention à l'appellation Rivière Allegheny, désignation moderne de la Rivière Ohio d'alors dans son cours au-dessus de Fort Duquesne. (Ohio ou Ohohio ou Belle Rivière).

... Des spéculateurs anglais de la Virginie et de la Pennsylvanie formaient des sociétés dans le but d'ouvrir la vallée de l'Ohio à la colonisation anglaise... (les Français) décidèrent donc d'envoyer une expédition à travers la vallée de l'Ohio pour revendiquer leurs droits sur la région, dresser une carte du parcours et chasser les trafiquants anglais. Céloron se vit confier le commandement de l'expédition.

Il quitta Montréal le 15 juin 1749 ... via Niagara; ils suivirent la rive sud du lac jusqu'au portage Chatacouin (près de Westfield, N.-Y.) puis ils prirent vers le sud jusqu'à la rivière Allegheny... (ils) reprirent le chemin du retour et ils atteignirent Montréal le 9 novembre. Il avait fallu 5 mois et 18 jours pour parcourir 3 000 milles à travers une région hostile et dont on ne possédait aucun relevé topographique... Le jésuite Joseph-Pierre de Bonnécamps, aumônier et cartographe de l'expédition, loua hautement Céloron...

Ce qui précède suggère que la région qui nous intéresse a été cartographiée pour la première fois par l'expédition de Céloron, et effectivement, la Rivière de l'Huile est marquée sur la carte laissée par de Bonnécamps, alors qu'elle est introuvable sur les cartes établies précédemment, non plus que le lac Chataouque. (Fig. 3) On a examiné celle reproduite à l'année 1657 sous l'étiquette «carte des grands Lacs» à l'époque de Pierre Desgroseillers dans *Chronicle of Canada*, celle de J. B. Bourguignon d'Anville de 1679-1682, reproduite par Margry, celle de Franquelin en 1679, et celle de Popple en 1733.^(13 - 16)

Céloron fils, Pierre-Joseph Céloron de Blainville fils de Pierre-Joseph 1693 combattit et fut plusieurs fois blessé. Il rentra en France en 1760 et fut militaire républicain en 1792.⁽¹⁷⁾

L'épisode de la gravure

1^o Il est donc permis de situer l'épisode dépeint dans la gravure en question en 1749, et de croire que les soldats français présents étaient les 213 ou les 219 hommes de la troupe de Céloron de Blainville. Ont-ils remonté exprès le cours de la Rivière de l'Huile, afin de se rapprocher de la source des écoulements? Sont-ils restés au confluent même? Même s'ils n'ont pas remonté la Rivière de l'Huile, ils ont peut-être aperçu les filets d'huile sur l'eau de l'affluent; ils ont questionné et écouté les indigènes, sans doute fiers de faire connaître leur ressource d'huile pittoresque. Et alors, les conversations de tant ces gens avec leur entourage ne pouvaient pas manquer d'établir une tradition à ce propos et c'est sur la base de cette tradition verbale que Montcalm a pu écrire le texte rapporté par Maubeuge, si tant il est vrai que ce soit Montcalm qui l'ait écrit.

Voici la liste des noms qui nous sont connus de cette troupe en 1749. Boucher de Niverville, Céloron fils, Coulon de Villiers, Joannès, deux frères Joncaire, La Saussaye, LeBorgne, le Gardeur de Courtemanche, Pécaudy de Contrecoeur, l'aumônier Bonnécamps, s.j..

Nous plaçant dans l'hypothèse que Montcalm soit cet auteur, il faut dire que Montcalm eut de nombreux collaborateurs dans les travaux ayant conduit à la découverte du pétrole nord-américain : Céloron de Blainville et ses 219 hommes de troupe dont les noms resteront sans doute presque tous inconnus. D'ailleurs, la plupart de ces gens ne savaient ni lire ni écrire et auraient eu peine à signer leur nom au bas dudit texte.

Si Montcalm n'est pas l'auteur du texte, il faut remplacer son nom par celui d'un autre, qui nous est présentement inconnu.

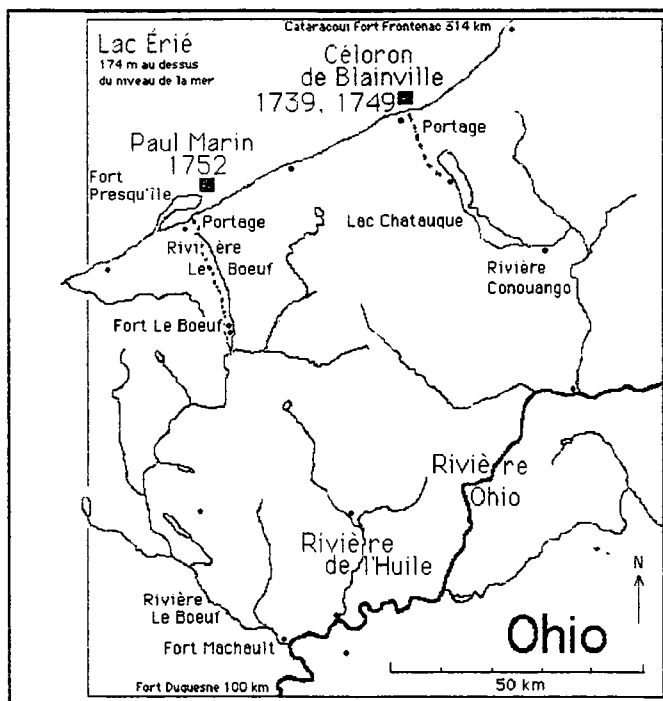


Fig. 1. Carte d'une partie de la Nouvelle-France en 1752. Les chemins suivis par les Français pour atteindre l'Ohio. La physiographie est basée sur l'Atlas routier Rand McNally 1991. Céloron de Blainville, en 1749 et en 1739, utilisa le chemin du Lac Chataqua et de la Rivière Conouango, nécessitant un portage en terrain montueux. De plus le lieu de débarquement sur le rivage du Lac Érié était décrit comme dangereux et non abrité des vents. Paul Marin, en 1752, utilisa le trajet passant par Presqu'Île, qui est un havre naturel bien abrité, et la Rivière Le Boeuf, préférable parce que le portage était en terrain plat, trajet qui fut utilisé dans la suite. Des deux trajets, seul celui de Céloron touche la Rivière de l'Huile. Le Fort Machault et le Fort Duquesne furent construits après 1753. Entre le Lac Érié et le Fort Machault, on voit deux lignes : la rivière et le chemin terrestre.



Fig. 2. 242 ans plus tard, les Anglais ont remplacé les Français dans les environs de la Rivière de l'Huile. Même physiographie qu'à la figure 1, telle qu'elle se présente en 1994. Le portage de Marin est devenu la route 97. Les appellations sont transcrites de l'Atlas routier Rand McNally 1991. Le territoire est partie de deux États, celui de New-York et celui de Pennsylvanie; l'Ohio est maintenant appelé Allegheny sur le parcours représenté. Noter les nombreuses appellations évocatrices de l'époque des Français, terminée dans cette région depuis 1759.(18)

2° Mais il est également permis de situer l'épisode en question soit en 1739, soit après 1753.

En 1739. En 1739, l'expédition de Charles Le Moyne de Longueuil comprenait des centaines d'hommes. Voici quelques uns des participants. Aubert de Gaspé, Blaise les noms que nous connaissons : de Richerville, Boucher de Saint-Laurent, Pierre-Joseph Céloron de Blainville, Coulon de Villiers, Michel Gannes de la Falaise, La Buissonnière, Le Gardeur de Saint-Pierre, Le Marchand de Lignery, Charles LeMoyne de Longueuil, Marest de La Chauvignerie, Robineau de Portneuf.

Entre 1753 et 1759. Le Fort Machault, voisin de la Rivière de l'Huile, fut construit après la mort de Marin et fut occupé par une garnison, donc après 1753. Les hommes entretenaient des relations assidues avec les indigènes des environs.

De plus, des expéditions passèrent par le Fort Machault à destination du Fort Duquesne. On relève les noms de Le Mercier, Joseph Coulon de Villiers, Renaud DuBuisson, Pécaudy de Contrecoeur, Le Gardeur de Repentigny, Beaujeu, Dumas, Louis Coulon de Villiers qui était accompagné de huit cents hommes.

Au total, ce sont plusieurs centaines de Français qui passèrent dans la région et qui eurent l'occasion de connaître la rivière de l'Huile, de prendre des bains d'huile et d'être les témoins de fêtes nocturnes entre 1739 et 1758 et même jusqu'en 1759. En 1759 les Français s'étaient retirés de tous ces forts : Duquesne, Machault, Le Boeuf, Presqu'Île. Sur les lieux du Fort Machault, les Anglais élevèrent le Fort Venango.(19)

Notez les équivalents anglais : les Tsonnontouans ou Sonontouans des Français s'appellent Senecas;

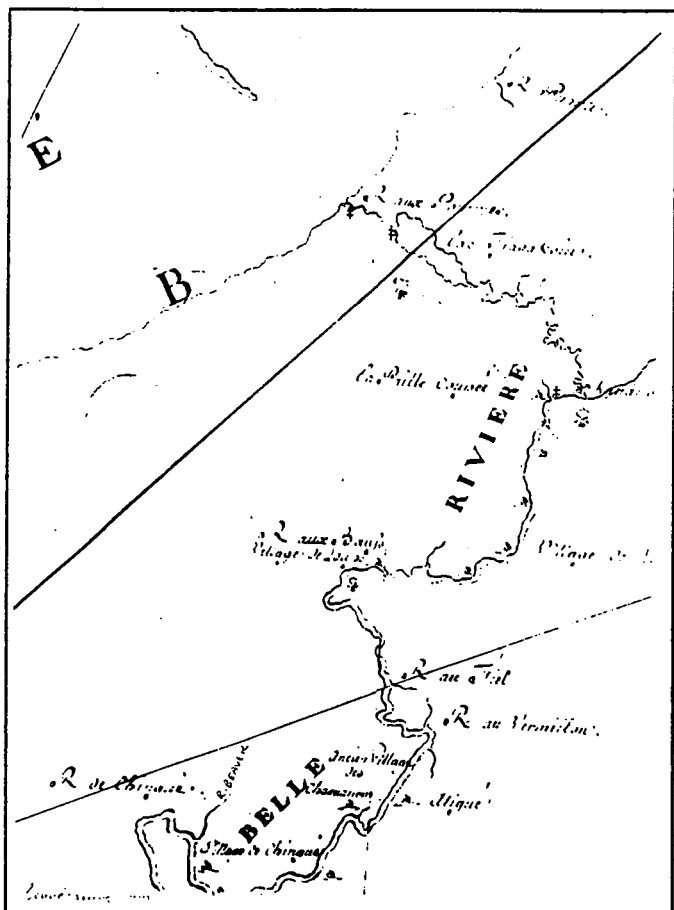


Fig. 3. La carte de Pierre-Joseph de Bonnécamp décrivant le trajet de l'expédition de Céloron en 1749.(13) Fragment. On reconnaît le Lac Jiasakoine ou Chatauque. Pour la première fois se trouve figuré sur une carte le cours de la Rivière de l'Huile. On reconnaît son confluent avec la Belle Rivière ou Ohio un peu en amont du confluent de la Rivière aux Boeufs avec son village de Loups. Selon le journal qu'il a écrit, Céloron est passé au confluent de la Rivière de l'Huile et de l'Ohio le 2 ou le 3 août 1749.

l'Ohio des Français s'appelle Allegheny en amont de Pittsburgh;

Rivière Le Boeuf ou Rivière aux Boeufs s'appelle French River sauf entre Érié et Waterford;

Rivière de l'Huile s'appelle Oil River;

la Conouango ou Kanaouagon s'appelle Conewango;

Chatauque ou Chatakoin s'appelle Chautauqua;

Manenguelé s'appelle Monongahela;

Paille Brisée s'appelle Broken Straw;

Fort Duquesne s'appelle Pittsburgh;

Fort Machault s'appelle Fort Venango ou Franklin;

Fort Le Boeuf s'appelle Waterford;

Fort Presqu'île s'appelle Érié.

Nos recherches se poursuivent. L'enjeu est d'établir ou de confirmer la découverte du pétrole d'Amérique par

des Français sur le territoire de l'Ohio que les Français ont découvert et possédé.

1ère hypothèse

Le pétrole en Nouvelle -France (et en Amérique du Nord)

7 août 1749

D'après les renseignements fournis ci-contre, la découverte est attribuée à :

(Louis-Joseph de Montcalm)? Céloron de Blainville, Boucher de Niverville, Céloron fils, Coulon de Villiers, Joannès, deux frères Joncaire, La Saussaye, LeBorgne, le Gardeur de Courtemanche, Pécaudy de Contrecoeur, Joseph-Pierre de Bonnécamp, s.j., et al.

2ème hypothèse

Le pétrole en Nouvelle -France (et en Amérique du Nord)

En 1739 ou entre 1753 et 1758.

D'après les renseignements fournis ci-contre, la découverte est attribuée à :

(Louis de Montcalm?) et plusieurs parmi Charles LeMoyne de Longueuil, Joseph-Pierre Céloron de Blainville, Louis Coulon de Villiers et al. et environ 1100 hommes.

Jacques Cartier et le bitume de Gaspé

Le Québec contemporain a connu sa mini-fièvre du pétrole. Et son histoire, partie de l'histoire de la Nouvelle-France, remonte à 1534. Voici ce que nous avons appris de sources diverses.(20-28)

Entre Gaspé et Douglastown sur la Baie de Gaspé, au lieu dit Pointe au Bitume (Tar Point), du pétrole coule sur la plage et, en s'évaporant partiellement, laisse un résidu de bitume. À environ 10 km de Gaspé, le long de la route menant à Murdochville dans les terres, on rencontre des sources d'eau où surnage du pétrole. Les passants peuvent le recueillir et s'en servir pour le chauffage. À Sainte-Majorique, l'eau goûtait le pétrole (rappel du Prospecteur dans *La folle de Chaillot* de Giraudoux)! et les élèves du Collège des Jésuites à Gaspé distillaient le pétrole de cette origine en obtenant entre autres de l'essence (vers 1950). À vingt kilomètres de Gaspé, deux puits artisanaux profonds de 50 à 300 pieds donnent chacun à peu près un baril de 34 gallons par jour. En 1860, la compagnie Gaspé Mining Company, évidemment inspirée par la découverte de Drake en Pennsylvanie l'année précédente, fit des forages peu fructueux.

En 1830, le gouverneur général lord Aylmer visita la région et les Indiens de la Rivière York lui firent cadeau de bouteilles d'une huile de sources pétrolifères. Certaines de ces bouteilles sont maintenant conservées à la Société de lettres et d'histoire de Québec (Literary and Historical Society of Quebec).

Le géologue Logan étudia ces sources et ces écoulements, ainsi que Alexander Murray, vétéran de la Royal Navy, James Richardson et Robert Bell. Sterey Hunt, géologue en chef du Canada, rédigea un rapport sur la possibilité d'une exploitation. Alors commença un premier cycle de forages, vers 1860-1865. Plus tard survint un groupe appelé Petroleum Trust Company, familièrement P.O.T., de financement britannique. De la sorte, une demi-douzaine de compagnies firent des forages entre 1860 et 1913, principalement aux têtes des rivières York et Saint-Jean. À ce moment, l'équipement et les marchandises circulaient par bateau, vu l'absence de routes convenables. Un oléoduc et une raffinerie furent établis, mais le financement se trouva tari en 1913 et les opérations cessèrent. On avait extrait plusieurs milliers de gallons.

L'intérêt reprit vers 1930-1933 et durant la 2ème guerre mondiale, stimulé par le spectre d'une coupure de l'approvisionnement. Alors les grands du pétrole, y compris Esso, furent de la partie, et la rumeur veut qu'il reste là des ressources intéressantes.

Plusieurs Gaspésiens purent ainsi acquérir une expérience précieuse en matière de forages, et quelques uns d'entre eux partirent pour le Texas et ailleurs pour la mettre à profit.

Les derricks sont disparus, mais les sources n'ont pas cessé de couler et on peut aller se servir...

En 1984, des forages furent pratiqués avec un succès réel mais qui fut jugé si modeste qu'on les abandonna. Deux grands du pétrole - Petro-Canada et Esso, et Soquip participaient. Les droits appartiennent actuellement à Gaspé, Société d'exploration minière et pétrolière, dont un animateur est Émilien Séguin. Soquip est la Société québécoise pour l'industrie pétrolière, société paragouvernementale du Québec.

Quant à l'histoire ancienne, Jean Talon, nommé intendant du Canada le 23 mars 1665 fit exploiter une mine de plomb dans le voisinage de Gaspé. On peut supposer que les travailleurs de l'époque furent au courant de la ressource pétrolière de la région. Même si notre étude porte sur le pétrole, signalons encore que Jean Talon fit exploiter une autre ressource de combustible fossile, le charbon de l'Île Royale ou Cap-Breton.

Des Anglais et des Écossais protestants loyalistes quittant les États-Unis vinrent s'établir sur de riches concessions dans cette région vers 1822, puis vinrent des Irlandais catholiques, une paroisse catholique y apparut en 1875. La présence d'un évêché et de l'Évêque Mgr Ross, un canadien-français, a encouragé le fait francophone à Gaspé.

Sous la plume de Jean-Marc Carpentier, on trouve suggéré l'épisode d'histoire que voilà.

On trouve par exemple du bitume dans la péninsule gaspésienne, et on dit même que Jacques Cartier utilisa ce goudron pour radoub ses bateaux.

24 juillet 1534. Jacques Cartier mettait pied à terre à Gaspé, plus précisément au Capdes Rosiers selon ce que nous avons appris à l'école, et prend possession du territoire au nom du Roi de France. Si l'épisode ci-dessus est véridique, l'histoire du pétrole en Amérique du Nord commencerait donc en 1534, en Nouvelle-France. Les écrits de Jacques Cartier sont muets sur cette question, mais ils suggèrent qu'il visita la baie de Gaspé, où se trouve cette plage bituminifère. On peut penser que les autochtones étaient fiers de lui montrer ce bitume.

Mettons-nous à la place de Jacques Cartier ayant effectivement aperçu le goudron sur la plage : il est difficile de passer outre et de ne pas profiter d'une telle aubaine aux fins du calfatage de ses caravelles, aussi bien que les Indiens le faisaient sans doute pour ce qui est de leurs canots. Quant à en faire état par écrit, c'est autre chose. Trouver du bitume n'était pas tellement extraordinaire, on en trouvait en France, en Italie et ailleurs. On s'en sert, on s'en va, on pense à autre chose plus pressante. Quant à le consigner par écrit, on le fera plus tard, ou pas du tout...

Jacques Cartier, découvreur du pétrole en Nouvelle-France (et en Amérique du Nord) en 1534?

Jacques Cartier a pris possession au nom du Roi de France, d'un territoire notoirement pétrolifère à cette époque comme il l'est encore de nos jours.

Il est plausible que Jacques Cartier ait été le premier Européen à observer le pétrole nord-américain; c'était en juillet 1534, en Nouvelle-France.

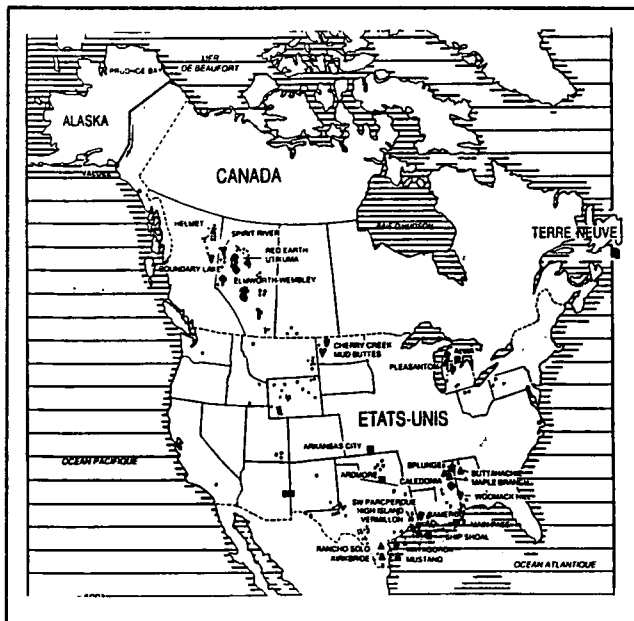


Fig. 4. Ressources pétrolières en Amérique du Nord selon Maubeuge. Elles entourent à distance le Bouclier Laurentien entourant la Mer d'Hudson. On a dessiné approximativement le système appalachien.(2)

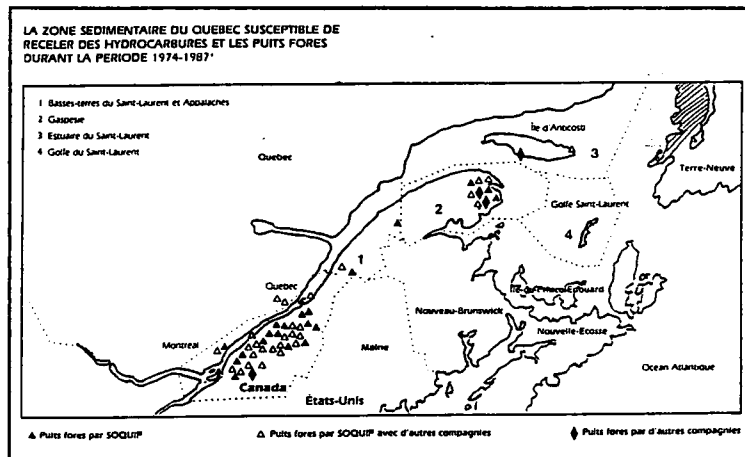


Fig. 5. Ressources pétrolières au Québec selon SOQUIP.

En Amérique du Sud espagnole

Pour ce qui est de l'Amérique du Sud, les conquistadors espagnols ont connu très tôt le lac de Macaraïbo qui communique avec l'océan, au Vénézuéla. Christophe Colomb toucha le Vénézuéla, peu au sud de l'île dominicaine, au cours de ses voyages, entre 1492 et 1500. Les plages ouest de ce lac sont couvertes de bitume résultant d'un exsudat pétrolier constant. Perrodon signale comme probable que ces conquistadors se soient prévalus de telle matière pour calfater leurs navires. Noé en avait fait autant, voilà fort longtemps, sans doute avec du bitume de Judée, sur l'ordre de Yahvé.(1)

Géopolitique et géologie

Géologie. Une vue d'ensemble de la carte géologique de l'Amérique du Nord démontre que le Bassin québécois est une continuation du Bassin pennsylvanien, l'un et l'autre situés à l'ouest du système des Appalaches à l'intérieur de la côte Atlantique, qui débute au sud de la Virginie sous le nom des Monts Alleghany, se continue vers le nord-est sous les noms de Montagnes Blanches et Montagnes Vertes, marquant au Québec la frontière avec les États-unis et avec le Nouveau-Brunswick et venant mourir dans le golfe du Saint-Laurent à Gaspé. Voici les termes de Young en 1914.

(Le Forillon). Son extrémité au cap Gaspé correspond à la terminaison orientale vers la mer du grand système appalachien.

Un principe de similitude et de continuité suggère que les qualités pétrolières du Bassin en Pennsylvanie devraient se retrouver dans le Bassin sédimentaire du Québec au sud du Saint-Laurent.

Géopolitique. Terminons sur une note de géopolitique rétrospective. En 1760, quand la guerre fit passer la Canada sous la domination britannique, le pétrole était une ressource sans importance. Pour les Français d'alors, la présence d'un peu de pétrole à mille lieues de chez eux ne pouvait pas peser lourd dans la balance, lors des choix de territoires, au moment de signer des traités, d'autant plus qu'ils en avaient, déjà à cette époque, en France continentale même. Encore de nos jours, la France n'est pas en peine, ayant accès à des ressources pétrolières plus près de chez elle, en plus d'une petite quantité sur son territoire.

Quant aux Québécois d'aujourd'hui, l'accès facile au champ pétrolier de l'actuelle Pennsylvanie ne serait pas à dédaigner. Mais dès le début du régime anglais, le Canada d'alors perdait l'Ohio, annexé avec tout le territoire au sud des grands lacs au New-York. Mais les ressources énergétiques sur leur territoire actuel du Québec sont en somme assez satisfaisantes : ils ont de l'hydro-électricité suffisamment pour en exporter, et ils ont des perspectives du côté de l'exploration pétrolière et gazière.

On a trouvé un peu de gaz naturel aux Forges de Saint-Maurice. Il s'écoule naturellement du sol et, par endroits, on peut l'allumer. Certains habitants de la

»»»

région s'en servent effectivement pour leur chauffage. Une flamme perpétuelle s'entretient d'elle-même dans le parc de ces Forges. Le sol a livré du gaz naturel à Pointe-du-Lac, près de Trois-Rivières. La réserve étant épuisée, le réservoir naturel souterrain est mis à profit pour stocker du gaz naturel venant par gazoduc principalement d'Alberta et un peu de Saskatchewan alors que la demande est réduite. Ce stock est lancé sur le réseau proche, répondant à la demande. Landry et Mercier mentionnent la présence de gaz naturel à Yamachiche, Louiseville, Sainte-Geneviève (de l'île de Montréal, de Berthier ou de Portneuf?) Verchères, Saint-Hyacinthe, Saint-Grégoire, Portneuf, Saint-Flavien.

Références

1. Pierre Demers 1994,
Autour du Pétrole lorrain.1, 6-21
Science et Francophonie N° 47, 13-18
2. Pierre-Louis Maubeuge 1991,
L'aventure du pétrole lorrain. Ces étonnants fous de l'or noir avec une étrange obsession,
215 pages + photos et cartes hors-texte, Éditions Pierron, Sarreguemines
3. Pierre-Louis Maubeuge 1994,
communications verbales
4. Le Monde illustré 1871,
Fête nocturne aux soldats français sur la Rivière de l'Huile,
selon P.-L. Maubeuge (3)
5. Claire Morissette 1994,
Taxer les nuisances, la voie de l'avenir,
La Presse, 11 septembre, B2
6. Louis-Joseph, Marquis de Montcalm 1760 ca,
(Sur le pétrole en Nouvelle-France),
in (2), p. 22
7. W. J. Eccles 1974,
Dictionnaire biographique du Canada,
Tome III. PUL
8. Robert Craig Brown et al. 1987,
Histoire générale du Canada,
Boréal
9. Larousse 1987,
Chronique de la France et des Français
10. Pierre-Joseph Céloron de Blainville 1749,
Journal de la campagne...,
in Margry, tome VI, 666-726 (11)
11. Pierre Margry 1879, 1974,
Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et le Sud de l'Amérique septentrionale 1614-1750,
6 tomes, Paris. AMS 1974. Reproduction de documents originaux.
12. R. Cole Harris et al. 1987,
Atlas historique du Canada des origines à 1800,
Presses de l'Univ. de Montréal
Planche 36. Du lac Érié à Pittsburgh, en 1739-40, une expédition militaire et de revendication territoriale suivit un parcours supposé identique au parcours bien établi de l'expédition de mêmes intentions de 1749. Céloron de Blainville participait aux deux expéditions.
13. Pierre-Joseph de Bonnécamp s.j. 1749,
Carte de l'expédition de Céloron de Blainville en 1749,
réf. BNQ, Montréal. Cette carte ne fut pas publiée. L'original est aux Archives nationales, Section Outremer, 27, rue Oudinot, Paris 75007
14. Jean-Baptiste Franquelin 1679, 1992ca
Carte de la Nouvelle-France
Éditeur inconnu, Paris. BNQ, Montréal.
Imprimeur du Québec. Franquelin était hydrographe en chef à Québec.
15. Henry Popple 1733,
Carte de l'Empire britannique en Amérique y compris les établissements français et espagnols (A map of the British Empire in America with the French and Spanish settlements),
William Henry Toms, Londres
16. Jacques Legrand et al 1990
Chronicle of Canada,
Jacques Legrand SA int'l publishing Paris,
Chronicle Publishing Montréal
17. Jean Pariseau et Serge Bernier 1987,
Les canadiens-Français et le spectre du bilinguisme dans les forces canadiennes,
Serv. histor. Déf. nationale, Ottawa
18. Road Atlas of United States, Canada and Mexico 1991,
Rand McNally

»»»»

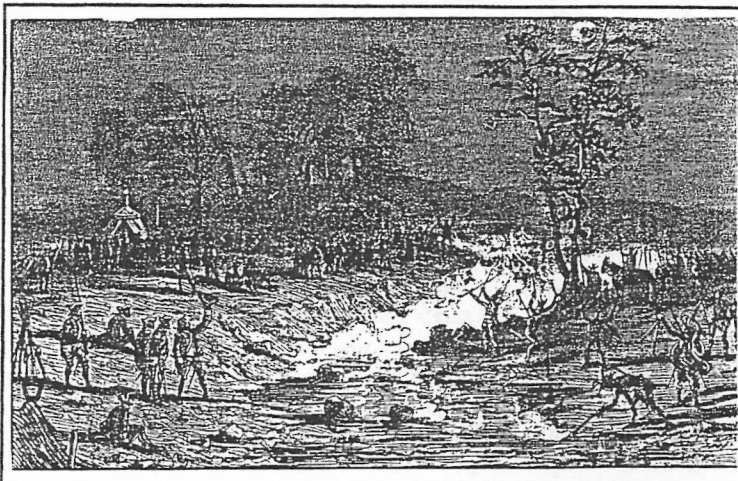
19. Raymond Bernard 1994,
Communication verbale, le 22 septembre,
Raymond Bernard est un érudit, employé à l'Hôtel
de Ville de Gaspé, où il est évaluateur.
20. Tim Belford et Ken Annett 1993,
Entrevue radiophonique,
CBVE-FM 1450,20, 4 novembre, relevé par Caisse
et Chartier pour Soquip. Belford intervieweur,
Annett historien de Gaspé raconte.
21. Henri Lizotte 1994,
Communication verbale,
de Soquip, Société québécoise pour l'industrie
pétrolière
22. Paul Rémillard 1994,
Communication verbale,
23. Francis Osborne 1984,
Le Québec produit ... un baril de pétrole par jour
La Presse, 22 novembre, D2
24. Jean-Marc Carpentier 1992?
L'énergie en Héritage. Le pétrole et le gaz,
Mérédien, Soquip
25. Bruno Landry et M. Mercier 1983, 1992,
Notions de géologie avec exemples du Québec,
Modulo. L'édition de 1983 renferme ce qui suit.
La figure 3.3 montre un échantillon de pétrole
brut provenant d'un puits foré à la fin du siècle
dernier près de la Rivière Darmouth en Gaspésie.
La route Gaspé-Murdochville traverse cette
rivière à environ une trentaine de kilomètres de
Gaspé. De tous les puits forés en Gaspésie, aucun
n'a produit de pétrole en quantité commerciale. Le
plus gros débit obtenu fut de 17,1 barils par jour,
et ce, par pompage. La majorité des puits en
Gaspésie ont été forés entre 1895 et 1897.
26. G. A. Young et al. 1914,
Excursion géologique dans l'Est de la province de
Québec...,
Min. des mines, Ottawa
P. 93. Il y a un anticlinal de Tar Point qui se jette
dans la baie de Gaspé à la Pointe au Goudron sur
la rive sud de la Baie de Gaspé. Une carte situe
Tar Point sur la côte de la Baie de Gaspé à 7,5 km
au sud-est de Douglastown, dans une formation de
grès de Gaspé du Dévonien.
P. 115. Dans les grès de Gaspé, un lit de houille de
2 à 8 cm d'épaisseur accompagné de schistes très
bitumineux riches en débris de plantes et
contenant des fragments de crustacés et de
poissons.... charbon brillant et lamelleux...
affleure près de la Pointe au Goudron sur la côte

sud de la Baie de Gaspé (le nom de Pointe au
Goudron a été donné à cause d'un dyke épais de
trap qui contenait du pétrole dans de petites
cavités). On suppose que cette couche de charbon
s'étend horizontalement assez loin attendu qu'on a
relié provisoirement du moins, l'affleurement de la
Pointe au Goudron avec une couche analogue qui
affleure à 6,4 km sur la rivière Douglas. (On n'a
pas repéré de rivière de tel nom sur les cartes de
cet ouvrage. S'agirait-il de la Rivière Saint-Jean
qui se jette à Douglastown)?

La carte routière du Québec, à 7,5 km au sud-est
de Douglastown, marque un point d'intérêt,
s'accordant avec la localisation de la Pointe au
Goudron donnée ci-dessus.

27. Mgr Paul Joncas 1994,
Communication verbale,
CP 440, Gaspé G0C 1R0 (418) 368 2274
Un village voisin de Gaspé est encore connu sous
le nom de Sainte-Majorique, même s'il ne figure
plus sous ce nom dans les répertoires de 1994.
28. George Sweetnam et Helene Smith 1976-80,
Guide historique de la Pennsylvanie occidentale (A
Guidebook to Historic West Pennsylvania),
Univ. of Pittsburgh Press. Comté de Venango.
Fort Machault et Fort Venango, au coin de la 8e et
Elk à Franklin.

«Faites attention que le Roy de France
est le premier possesseur de tout ce continent».
Le Marquis de Jonquière au gouverneur
de la Nouvelle-Ecosse, le 2 avril 1750.(10)



Autour

des «Souvenirs de travail» de Louis de Kinder

Pierre Demers

Résumé. Ceci pour présenter et commenter le témoignage de Louis de Kinder. Ce témoignage s'inscrit dans le dossier guerre et langue française, augmenté de son corollaire, le dossier immigration et emploi. Il met en vedette des problèmes éminents de notre société francophone. Les Québécois sont-ils maîtres chez eux? Sont-ils maîtres de leurs entreprises, le sont-ils au point d'engager ceux qu'ils veulent, au point de pouvoir travailler en français? Sont-ils les maîtres de leurs emplois et de leur économie? Contrôlent-ils ceux qui viennent vivre parmi eux? La situation à ces égards a-t-elle tellement évolué depuis 50 ans? Jusqu'en 1981, l'expérience de Louis de Kinder a été que les affaires se faisaient toutes en anglais «sauf le petit commerce de détail» ajoute-t-il.

Un cas d'espèce

Dans l'article qui suit, Louis de Kinder nous brosse très objectivement, pièces en mains, le panorama rétrospectif d'une vie de travail; du demi-siècle de la carrière qu'il a réussi à se tailler dans les domaines de la technique et des sciences appliquées. Ce panorama suscite des questions plus qu'il n'en résout, et les réponses sont pénibles à formuler. (1)

Trois points ressortent : dans le monde qu'il décrit 1^o le travail se fait en anglais; 2^o les emplois supérieurs vont aux anglophones, aux immigrants allophones qui parlent presque tous anglais; 3^o l'un des buts des entreprises est de fournir de l'emploi aux immigrants.

Il a donc occupé diverses situations dans plusieurs entreprises, de tailles inégales, dont plusieurs dépendaient de programmes gouvernementaux. Son récit nous fait sentir combien il était difficile, dans un domaine des sciences appliquées, de travailler en français - ou même d'étudier en français, dans le Québec d'alors; combien les employeurs favorisaient les immigrants britanniques ou autres. Depuis toujours, l'immigration et l'emploi sont l'affaire d'un ministère unique à Ottawa, qui se donne pour but de recruter des immigrants puis de leur trouver de l'emploi; dans une démarche structurée, il dispose des ressources fiscales pour cela, il octroie des contrats et dispose des tarifs douaniers en conséquence. Les immigrants se dirigeaient surtout vers l'Ontario parce que les emplois s'y trouvaient. C'est que les gouvernements de Londres et d'Ottawa ont toujours favorisé l'Ontario comme milieu désigné du Canada anglais. Lorsque le Québec se mit à chercher

son identité et à l'affirmer, les Anglais commencèrent à quitter tranquillement le Québec en emportant les emplois. Le Québec constitue un marché pour les producteurs et importateurs-exportateurs ontariens, dans le cadre de l'actuelle union économique canadienne. S'il y a si peu de producteurs au Québec pour permettre l'achat chez nous, c'est que les Ontariens s'y sont implantés depuis longtemps. Il faudrait un État souverain qui pourrait garantir un marché pour les producteurs locaux avant que l'on puisse parler de créer des emplois au Québec. Tout cela explique que le chômage dans la province d'Ontario soit moindre que dans la province de Québec.

Ennemis des Canadiens-Français, les Anglos? Non, n'exagérons pas, la vérité suffit. Distincts, oh oui! Jacques Parizeau, dans un discours le 12 septembre 1994, a parlé de «clivage». (2) Distincts et rivaux, adversaires et compétiteurs tenaces, avec des armes dont ils ont le choix et la disposition. Avec le levier économique, avec des ressources politiques dont ils ont ou croient avoir, l'exclusivité.

La situation d'ensemble

La situation à ces égards a-t-elle évolué depuis 50 ans? La situation de l'emploi et des promotions dans les grandes entreprises para-gouvernementales dépendant de programmes fédéraux a-t-elle tellement changé de nos jours? Science et Francophonie a signalé les statistiques de l'emploi dans la compagnie gouvernementale Énergie atomique du Canada Limitée : 94,6 % du personnel y est anglophone. (3) Nous savons que l'avènement d'Hydro-Québec a changé certaines choses, et que les affaires et les entreprises se francisent graduellement au Québec. Dans cette perspective, il est curieux de voir que notre science, notre recherche et nos universités suivent une marche inverse : elles s'anglicisent.

Nous trouvons dans un document de la FTQ une réflexion d'ensemble remarquable, sinon tout à fait juste, sur la re francisation de l'entreprise et de l'emploi. Cette réflexion a l'intérêt de remonter aux origines historiques de la conquête. Nous en extrayons deux paragraphes, de style lapidaire, du résumé. (4)

Le premier chapitre du document nous fait donc revivre les deux premiers siècles suivant la Conquête (1763) jusqu'à l'orée de la Révolution tranquille (1960). On y voit que la période préindustrielle a été celle des multiples tentatives des Britanniques d'angliciser les institutions politiques du Canada alors que, durant la période industrielle, on réussit à angliciser nos milieux de travail.

Le deuxième chapitre du document nous fait revivre les deux décennies suivantes (1960-1980) durant lesquelles on observe le jeu de deux forces contradictoires sur le plan linguistique : la montée du nationalisme québécois et de l'unilinguisme français et la politique canadienne de bilinguisme.

Nous pourrions conclure - académiquement, comme suit : dans l'évolution du Québec et du Canada depuis 1940, la langue

Crane, 1940

En août 1940, je commence mon premier travail comme ouvrier à la compagnie Crane. C'est dans un nouvel atelier où l'on fabrique des pièces pour des obus. Un copain ne parle que de hockey, et s'appelle Maurice Richard. Le soir, je continue mes études (secondaire 4) au collège Sir George Williams, trois soirs par semaine, quatre heures par soirée. J'y rencontre un de mes compagnons de travail. Je perds cet emploi qui paye 25 cents de l'heure, à la fin d'octobre.

Bepco

Mes copains s'appelaient en commençant par les cadres : Abbey, Turner, Fraser, ...

Mon père aperçoit peu après dans le journal une annonce demandant un dessinateur avec numéro de téléphone et le nom d'un monsieur Burt. C'est la compagnie Bepco, un *amalgame* de quatre scursales de manufacturiers britanniques d'appareillages électriques, de moteurs, de générateurs, de transformateurs et d'instruments. On m'embauche comme dessinateur au salaire de 9,00 \$ par semaine.

Mes copains s'appellent en commençant par les cadres : Abbey, Fraser, Burt, Yates, Gladwell, tous de l'Angleterre, puis parmi les techniciens : Mac Inroy, Spencer-Philips, Duncan, tous Anglais, puis les autres

Canadiens : Silverson, Sherman, Tucker, Smith, Lee (pas chinois), Dixon, Tadman, Grundy, Petersen, (C.-F.), Gans etc.

J'y suis resté seize ans. J'ai appris l'électricité sur le tas, aussi l'administration des contrats. En 1942, je reçus l'appel pour le service militaire. Le patron voulait savoir le résultat de l'examen médical. Lorsqu'il eut la confirmation que je n'étais pas assez bon pour

anglaise apparaît à la fois comme un instrument et comme une conséquence. Comme instrument, elle a servi à l'installation du pouvoir économique-politique d'un groupe étranger aux Canadiens-Français. Comme conséquence, elle envahit le groupe francophone et menace constamment sa vitalité et son identité.

Mais cette conclusion ne me satisfait pas. Elle me paraît faussement indéniable, mais froide et insuffisante. C'est autre chose qu'il faudrait dire ou penser, quelque chose de plus chaleureux, de plus humain, de plus pratique qu'il faudrait mettre en relief. Une cinquantaine d'années dans la vie d'un homme, les mêmes cinquante ans dans la vie d'une femme, de plusieurs hommes et de plusieurs femmes, entre 1940 et 1994, voilà ce que le présent témoignage propose à notre réflexion. Comment avons-nous pu admettre si longuement un tel état des choses publiques?

Souvenirs de travail de Louis de Kinder

l'armée (myopie prononcée) le patron m'assigna aux contrats civils. Ceux de mes copains admissibles au service s'occupèrent dès lors des contrats pour la marine, ce qui les exemptait. Un de ceux-ci, Tadman, était arrivé de l'Angleterre vers 1941, je ne sais comment il s'était échappé du service là-bas. Il n'était pas plus compétent que moi.

Un autre de mes copains nommé Wright entra dans la marine. Parce qu'il avait des connaissances techniques, comme moi, on l'assigna à un bureau à Halifax, à faire à peu près la même chose que chez Bepco, uniforme fourni, et grade de sous-lieutenant. Après la guerre, il fit ses études universitaires aux frais du gouvernement.

Des officiers de la marine venaient inspecter les tableaux que nous fabriquions. Un de ceux-là, le lieutenant Cal Bailey s'engagea chez nous à la fin de la guerre, mais ne resta pas longtemps. Il opta pour un emploi à Toronto.

Un jour des employés canadiens se plaignent qu'on faisait toujours venir du nouveau personnel de l'Angleterre, lorsqu'il y avait un poste vacant.
(Est-ce que cela se fait encore? NDLR).

Combien de temps tolérerons-nous encore qu'un tel état des choses publiques se prolonge?

Pierre Demers, septembre 1994

Références

1. Louis de Kinder 1994,
Souvenirs de travail,
Science et Francophonie No 47, 17-20
2. Jacques Parizeau 1994,
(Discours le soir de l'élection),
Le Devoir, 15 septembre, A7
3. Pierre Demers 1993,
L'Atome et la Langue française,
Science et Francophonie N° 44, 8
4. FTQ 1991,
Travailler en français,
Rencontre nationale sur la francisation, 1-90

»»»

Un jour des employés canadiens se plaignent qu'on faisait toujours venir du nouveau personnel de l'Angleterre, lorsqu'il y avait un poste vacant. Monsieur Burt nous explique alors très franchement qu'un des buts de la compagnie était de fournir des emplois aux ressortissants britanniques.

Avec la fin de la guerre, les activités de la compagnie prennent de l'ampleur, et l'on embauche : ce sont des Polonais, un Roumain, des Hongrois (francophones), un Suisse, un Juif qui avait perdu une jambe en Israël.

Harland, 1950

En 1950, monsieur Burt me commute au département Harland, qui fait la motorisation des machines à papier. Un nouveau défi. Malheureusement, on me demande souvent d'aller chez les clients, et les moulins à papier ne se trouvent pas dans le centre-ville. En plus, on ne voulait pas nous voir les jours de semaine. On faisait les ajustements pendant l'arrêt du dimanche. Lorsque je fus trois fois père, mon épouse me suggéra de changer d'emploi, histoire de trouver quelque chose de plus sédentaire et de plus payant.

Brown-Boveri, 1956

«la langue de communication dans les bureaux canadiens sera l'anglais».

La compagnie Brown-Boveri (de la Suisse) avait déjà attiré plusieurs de mes copains pour ses nouvelles activités manufacturières canadiennes. J'ai fait le changement comme eux ce qui me valut un certain avantage salarial. Je me trouvai dorénavant dans le département des ventes d'appareillages de commutation de fabrication canadienne. Dans un manuel informatif sur la compagnie je ne m'étonne pas de trouver la clause : «la langue de communication dans les bureaux canadiens sera l'anglais».

Il fallait le préciser, car autrement ç'aurait été plus souvent en allemand! Sauf mon supérieur immédiat, tous les cadres sont suisses. Il faut dire que ces Suisses sont trilingues. Juste mon patron qui ne sait que l'anglais, étant canadien. Evidemment, on faisait des ventes partout au Canada, et moi-même j'ai dû faire un voyage jusqu'à Vancouver pour mon travail. C'est vers ce temps que je devins membre de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Terry Machinery, 1958

Le travail se faisait en anglais.

J'ai perdu cet emploi en novembre 1958 en partie à cause de déboires personnels, et j'ai trouvé, par une agence privée, un travail chez Terry Machinery. Le Ministère de l'emploi et de l'immigration, auquel je m'étais adressé, ne me trouva pas lui-même un emploi; mais il plaça mon nom dans une liste qui circula, et l'agence privée repéra mon nom dans cette liste du Ministère. Ici mes copains étaient des C.-F. sauf quelques exceptions. Le travail se faisait en anglais. Le contrat le plus important que j'y ai fait était pour quatre groupes électrogènes pour installation au cap Dyer, Terre de Baffin. L'utilisateur était l'armée américaine.

Fenco 1960

Le chef électricien s'appelait Turcotte, et encore une fois je pouvais parler français au travail.

Mon agent me plaça alors chez les consultants Fenco. Le chef du groupe électrique, George Basset m'apprécia du premier coup et m'assigna une semaine plus tard au chantier de Gatineau, où j'étais «ingénieur résident» pendant les six mois que durèrent les travaux à l'usine de Tentest de la Canadian International Paper company. Le chef électricien s'appelait Turcotte, et encore une fois je pouvais parler français au travail. Le surintendant général du moulin s'appelait Brophy. Le chef de chantier s'appelait Josephs, lui et ses assistants étaient anglophones, ainsi de le contremaître électricien, Bill Ivory.

Canadian Aviation Electronics, 1961

Le travail se faisait en anglais.

Lorsque je rentrai en ville en octobre, commençait le contrat «Ease», l'abri nucléaire pour le gouvernement fédéral à Carp près d'Ottawa. Le milieu était mixte ici: Baudour, Dubreuil, Ouellette, mais aussi Millikowski (gars très sympa) puis une cohorte de Canadiens-Anglais. Le travail se faisait en anglais. Cela dura un an, puis le travail manquant, Basset dut nous placer chez CAE comme simples dessinateurs. Un copain que j'y trouvai me donna le nom d'un agent qui cherchait un ingénieur.

Je me trouvai au début de l'hiver à voyager chaque semaine par train à Asbestos, pour travailler comme dessinateur chez Johns Manville. Ici le patron s'appelait Strachan, son adjoint Van Stone, puis les autres: Tremblay, Maisonneuve, Belcourt etc. Le travail se faisait en anglais. J'y ai fait trois mois avant d'invoquer auprès de mon agent les besoins de ma famille pour me faire réaffecter en ville.

»»»

Aluminium Laboratories Limited, 1962

Les temporaires étaient un assortiment incroyable: Allemands, Belges, Hongrois, Turcs, Grecs, Juifs, Indiens (de l'Inde), quelques Anglo, quelques C.-F.. La langue de travail était évidemment l'anglais.

En février 1962 je commençais donc chez Alcan, ou plutôt Aluminium Laboratories Ltd., en fait un bureau d'études qui faisait les plans pour les usines d'alumine en Guyane, en Jamaïque et à Trinidad. On y était bientôt en pleine activité grâce au contrat de Deschênes (Arvida). Entrèrent les consultants Hawse, White & Dodd qui recrutèrent une cinquantaine de passants comme temporaires.

Parmi le personnel permanent, le chef du groupe électricité était un anglo, son adjoint Temerty, Russe qui avait appris le français en Belgique et l'Anglais à Montréal. Le plus intelligent du groupe était Polyak, hongrois; Il y avait Dvorsky et Bakachi également hongrois; Anissimof, Russe francophone; un Arménien d'un certain âge, Gorund Asch etc.

Les temporaires étaient un assortiment incroyable: Allemands, Belges, Hongrois, Turcs, Grecs, Juifs, Indiens (de l'Inde), quelques Anglo, quelques C.-F.. La langue de travail était évidemment l'anglais.

Acres Quebec Ltd., 1968. (Rousseau, Sauvé, Warren depuis 1973 ca)

Pour la première fois de ma vie je devais faire un travail en français, ...

Cet emploi se termina en mai 1968. Je trouvai une agence qui cherchait du personnel. Elle me plaça chez Acres Quebec Ltd. Le représentant de l'agence me conduisit chez mon nouveau patron dans une voiture où, il avait fait monter un jeune immigrant dont il se chargeait. Il le conduisait pour le loger au YMCA, puis il allait lui trouver une situation. Mon patron chez Acres, l'homme le plus sympa au monde s'appelait Dave Hepburn. Acres était une maison de consultants de London, Ontario, et les études que nous faisions à Montréal devaient passer au siège social pour commentaires et approbation.

Le travail était passionnant : rien moins que la centrale des chutes Churchill, en plus d'autres choses. On m'assigna à l'étude de la mise à la terre de toute la centrale, puis à une étude sur les communications téléphoniques, question de déterminer le pour et le contre d'une installation par Bell Canada, ou d'une centrale de pleine propriété.

Une de mes tâches fut de préparer les manuels d'instructions pour les groupes électrogènes des chutes Churchill. Pour la première fois de ma vie je devais faire un travail en français, Hydro-Québec put l'exiger, même s'il n'était pas le client direct.

Malheureusement pour moi, Hepburn reçut un mandat pour un programme d'électrification au Bangladesh, et c'est Jean-Paul Dick qui le remplaça. Je l'avais connu, et même un peu initié chez Brown-Boveri, alors qu'il sortait de l'université. Puis en novembre 1968, Jean-Paul me congédia!

Surveyer, Nenninger, Chênevert, 1968

Le patron anglophone et les subordonnés francos, la jasette en français et le travail en anglais : ...

Je suis parvenu à me placer sans délai chez SNC pour travailler chez Canatom, qui n'avait pas encore son identité propre. Il ne faut pas confondre Canatom, entreprise privée, avec Énergie atomique du Canada limitée, compagnie d'État. Je me trouvais dans le groupe instrumentation, expérience nouvelle. Mes copains étaient, en commençant par le chef: Fortier, Don Nicholson, puis André Gagnon, Gilles Bouchard et Denis Séguin. Le patron anglophone et les subordonnés francos, la jasette en français et le travail en anglais : une centrale nucléaire pour le Taïwan.

Johns Manville, 1971

Les cadres étaient tous, sauf de rares exceptions, des Anglais de l'Estrie (Eastern Townships), les contremaîtres et les ouvriers étaient tous des C.-F..

En mai 1971, je m'engageai une deuxième fois chez Johns Manville, où l'on construisait une toute nouvelle installation de concassage et de traitement primaire des minerais. Les cadres étaient tous, sauf de rares exceptions, des Anglais de l'Estrie (Eastern Townships), les contremaîtres et les ouvriers étaient tous des C.-F.. La plupart des Anglo ne parlaient pas français quoiqu'ils ne comptaient que pour 500 sur une population de 10 000. Les légendes des dessins étaient en anglais et servaient à des francophones. Je signalai à un des contremaîtres syndiqués qu'ils pourraient exiger des textes des dessins en français. Il fut surpris. Si moi, j'avais proposé cette idée, je me serais fait renvoyer sur le champ. Tous les commerçants de la place étaient obligatoirement bilingues.

Le travail se faisait en anglais. Le patron en électricité s'appelait Burger, allemand, qui ne parlait pas français; son adjoint, Allen Day que j'avais connu

»»»

»»»

chez Bepco puis chez Brown-Boveri. Dans les autres disciplines il se trouvait Stromanis, Gartside, Gresham, Griffin, Twells, Lockwood, Morton, Evans, Urquehart, Hyam et Stein. Roy Engler avait fait le *concept* d'ensemble de la nouvelle installation quoique retiré. Il y avait aussi Spertini, encore Belcourt et Tremblay, le technicien par excellence Claude Mermen (il enseignait à l'école secondaire quelques heures par semaine), Hamel, Beauchemin, Richard, Gauvin, Lemire, Labrègue, puis le petit Fuad Younan qui avait épousé une C.-F. de la place, des noms m'échappent. Mais encore la jasette en français et le travail en anglais.

Mais encore la jasette en français et le travail en anglais.

USS Consultants, Met-Chem, 1973

En juin 1973, je commençai chez Met-Chem, autrefois USS Consultants, filiale de United States Steel Limited. Nous faisions les plans pour la mine du Mont Wright, devenu Fermont après 1976, de Quebec Cartier Mining Company Limited, à Port-Cartier. Le patron du groupe électrique était Bob King, ancien copain de chez Bepco. Son adjoint Tony Roth, hongrois d'origine allemande, mais plus simplement anglo-canadien. Goulimis me parlait français, Sixta pas. D'autres s'appelaient Hipkins, Marton, Pagny, Tom Hamblin, Bryan Kenny. Il y avait assez de francophones pour permettre la jasette en notre langue (Lamotte, que j'avais connu à Asbestos, Thériault, Girardet, Serban), mais le travail se faisait en anglais. Dans mon département, les copains étaient grecs, turcs, tchécoslovaques, indiens, chinois, sud-américains, en plus d'un français (Pagny), d'un C.-F. et d'un anglais un peu âgé qui avait observé les oiseaux avec mon père.

SIDBEC fut l'un de nos clients. Les dessins étaient tout entiers en anglais, Met-Chem aurait été bien incapable de les faire en français; cependant le titre des dessins était bilingue, pour la forme.

Lorsque fut terminée l'installation minière, il fallut trouver d'autres ouvrages. Nous décrochâmes l'usine de Kudremouc, en Inde, bien semblable au Mont Wright. Puis je fis un court séjour au siège social, à Pittsburgh; une proposition de la maison-mère qu'il fallait rendre en français pour le client marocain. Un devis d'instrumentation des plus sophistiqués de General Electric : j'ai fait ce que j'ai pu.

On en parlait depuis longtemps, sans y croire, mais un jour le patron me dit de me préparer pour aller en Algérie. Quand j'ai vu l'équipe avec laquelle je devais travailler, je voulus y renoncer. Mais Bob King et Raymond Del Bianco m'ont gentiment laissé voir que

je n'avais plus le choix. Le seul autre membre francophone était Khan, un Pakistanais qui avait appris un peu de français. Comme je l'avais prévu, j'ai dû faire bien plus que ma part des travaux en aidant les autres. Car tout se faisait en français. Il s'agissait de contrôler les dessins d'un consultant italien, pour une usine de produits chimiques. Je vois encore mon Kevin avec son dictionnaire miniature Colin rédiger laborieusement ses rapports, et refusant toute aide.

Puis vint la mine de sel des Îles de la Madeleine. Le client était le gouvernement du Québec, qui nous avait accordé le contrat parce que nous étions en mesure de tout faire en français. Combien de fois l'un ou l'autre de mes copains anglos m'apporta un paragraphe à traduire, et qui était inintelligible en anglais! Je lui rendais quelque chose après qu'il m'eut expliqué de quoi il s'agissait. Pis encore, ce n'était pas de mon domaine donc, moi, électricien, devais comprendre les méandres de sa pensée en génie mécanique ou civil.

ABBDL, 1981

... chez ABBDL, ici le travail se faisait entièrement en français, ...

J'ai décroché un poste chez ABBDL (un bureau d'ingénieurs-conseils, Texul aujourd'hui) en novembre 1981, et j'y restai trois mois. Parmi les clients, on comptait des municipalités, la Ville de Montréal, Stablax de Sainte-Thérèse. Même si on n'exigeait pas la connaissance du français de chaque employé, ici le travail se faisait entièrement en français. Cependant, comme un des dessinateurs ne parlait qu'anglais, il fallait que tout le monde parlât anglais avec lui. Ayant dû quitter ABBDL, je voulus représenter la compagnie française Mécilec, qui fabriquait des instruments industriels. Mais cette compagnie ferma ses portes peu après.

Volcano, 1983

L'euphorie dura six mois.

En 1983, je me suis engagé chez Volcano comme dessinateur. Les affaires allaient rondement pour cette entreprise qui fabriquait des chaudières à combustion et à l'électricité avec l'appui d'Hydro-Québec. C'était le temps de la bi-énergie. Là tout se faisait en français. L'euphorie dura six mois.

□